

GUSTAVO OTT

Mademoiselle et Madame

Prix Ville de Paris/ETC Caraïbe 2010

Traduit de l'Espagnol

par

FRANÇOISE THANAS

Pièce traduite avec le soutien de la Maison Antoine Vitez,
Centre International de Traduction Théâtrale.

www.gustavoott.com.ar

® TODOS LOS DERECHOS RESERVADOS

Sociedad General de Autores de España-SGAE 64.171

Register of Copyrights, Library of Congress

Sociedad General de Autores de España

Gustavo Ott. Socio: 64.171 Dept. Dramáticos

c/Fernando VI, 4. (28004). Madrid, España. Tel: (34-91) 3499550

Fax: (34- 91) 3102120 Web: <http://www.sgae.es>

Gustavo Ott: gustavott@yahoo.com

"on ne peut haïr ce qu'on méprise"
Dicton populaire

PERSONNAGES

MADemoisELLE: ELIZABETH (jeune) / ELIZABETH. A (âge mûr), vêtements roses.

MADAME: HELENA (jeune) / HELENA. R (âge mûr), vêtements brillants de couleur crème et doré.

ACTRICE 1: AUGUSTA, AUSTRALIENNE 2, HUBBAR, COCO, LEADER 2, FBI, BETTY, ESTÉE, CESKA.

ACTRICE 2: JOURNALISTE, AUSTRALIENNE 1, MANKA, COLETTE, REGINA, VIRGINIA.

ACTEUR: THOMPSON, AVOCAT, TITUS, LEWIS, GOERING, LEADER 1, REVLON.

DÉCOR:

Un plateau de forme ovale, et un cyclorama également ovale, évoquent un pot de crème ouvert. Sur la partie gauche de la scène, les couleurs sont dorées et crème. Dans la partie droite, elles sont rosées, et il y a une porte rouge. Dans le cyclorama, le couvercle de pot de crème peut être utilisé pour projeter des images. A son côté, une aire pour avis et banderoles.

PREMIÈRE PARTIE

L'interview

1

DANS LA PARTIE GAUCHE DU PLATEAU, DÉLIMITÉE PAR UN FAISCEAU DE LUMIÈRE, TRÈS PRÈS DU PUBLIC, SE TROUVE HELENA RUBINSTEIN. ELLE EST ASSISE SUR UNE BERGÈRE. PRÈS D'ELLE, LA JOURNALISTE LUI TEND UN MICRO DES ANNÉES 60.

JOURNALISTE : Regardez la caméra.

ELLE MONTRE LE PUBLIC.

Pas moi. La caméra.

HELENA. R ACQUIESCE.

JOURNALISTE : Il est difficile de répondre à des questions sans regarder la personne qui les pose. Mais croyez-moi, Madame Rubinstein, ce sera bien mieux ainsi. L'interview est écrite et filmée. J'écris, et vous, vous regardez par là.

D'accord ?

HELENA. R ACQUIESCE, MAIS SANS BEAUCOUP D'ASSURANCE.

Tout va bien, Madame ?

HELENA. R REGARDE ALORS LE PUBLIC.

On peut commencer ?

HELENA. R : Les conditions sont claires ?

JOURNALISTE : Parfaitement claires.

HELENA. R : Pouvez-vous me les répéter ?

JOURNALISTE : Je ne pose aucune question sur Mademoiselle...

HELENA. R : Ah !

JOURNALISTE : Pardon. Rien sur "L'autre".

HELENA. R : Très bien. Sinon, vous pouvez poser toutes les questions que vous voudrez.

JOURNALISTE : On commence ?

HELENA. R ACQUIESCE.

Madame Rubinstein, quelle est votre plus grande peur ?

HELENA. R, TRÈS NERVEUSE, REGARDE UN POINT PRÉCIS PARMIS LES SPECTATEURS.

HELENA. R : Ma peur ? Quelle question idiote !

LA JOURNALISTE L'INCITE À RÉPONDRE.

Bon, puisque vous insistez... Je vivais près de la Place Rynek, à Cracovie. Nous y avions une ferme, des bêtes, des vergers... Nous étions cinq soeurs et on s'habillait toutes très mal...

ELLE LÈVE LES YEUX.

Papa et Maman nous faisaient sentir que le pire dans la vie était d'être ce que nous paraissions, à savoir des paysannes. Des paysannes juives. Ma peur, c'est celle-là. Me lever un matin et ne plus être ici, mais là-bas, en 1894. Et ne pas être ce que je suis, mais une paysanne juive. C'est ma terreur.

JOURNALISTE : Quand avez-vous eu, pour la première fois, l'idée de crèmes pour la peau ?

HELENA. R NE SE CONCENTRE PAS ET BRUSQUEMENT SE SENT MAL. ELLE POUSSE LE MICRO DE LA MAIN.

HELENA. R : Un moment. Accordez-moi une minute.

LA JOURNALISTE FAIT SIGNE POUR QU'ON ARRÊTE LE TOURNAGE.

JOURNALISTE : Quelque chose vous dérange, Madame ?

HELENA. R : C'est que... je sens que quelqu'un regarde mes gestes et prend des notes.

JOURNALISTE: Ce doit être moi.

HELENA. R : Non, ça n'est pas vous. C'est comme si on observait mes actes, mes mouvements, mes gestes par une fenêtre...

JOURNALISTE : Un espion ?

HELENA. R NE RÉPOND PAS. ELLE REGARDE LE PUBLIC AVEC ATTENTION.

HELENA. R : C'est indéfinissable. Comme s'il s'agissait d'une pièce de théâtre, vous comprenez ? Comme si là...

ELLE MONTRE LES PERSONNES PRÉSENTES.

... il y avait un public qu'on ne peut pas voir, mais qui peut nous voir, nous deux. Comme s'il y avait des fentes dans ce mur et que, par ces fentes ou ces fenêtres, quelqu'un nous regardait. Un groupe... de gens. Pas beaucoup. Un groupe.

JOURNALISTE: Nous sommes seules, vous et moi. Et les techniciens. Personne d'autre. Le mur n'a pas de fenêtres. Personne ne nous regarde, Madame Rubinstein. Voulez-vous que nous reprenions cette interview plus tard ?

HELENA. R : Ces gens attendent quelque chose de moi, ce soir. Comme si je n'étais pas moi, mais un personnage.

JOURNALISTE: Mais Madame, vous êtes un personnage. Un personnage universel !

HELENA. R : Comme si ma vie ne m'appartenait pas mais qu'elle appartenait à tous. À tous ceux-là. Ils ne sont pas venus me voir moi, mais voir leurs vies.

JOURNALISTE : Et vous pouvez les voir ? Ils sont là ?

HELENA. R (brusquement, et avec mépris) : Bon, si c'est du théâtre, ce sera du théâtre. Espérons que la pièce sera bonne. Allons-y. Après tout, on ne peut pas raconter sans interpréter. N'est-ce pas ?

HELENA. R SE LÈVE. LA JOURNALISTE TENTE DE L'ARRÊTER POUR POUVOIR CHANGER L'ANGLE DE LA CAMÉRA, MAIS HELENA. R POURSUIT.

HELENA. R : Tout a commencé avec ma mère.

TOUT LE PLATEAU S'ÉCLAIRE. SUR UN CÔTÉ, SA CHAMBRE, À CRACOVIE. SA MÈRE, AUGUSTA, APPLIQUE DE LA CRÈME SUR LE CORPS DE SA SŒUR MANKA.

HELENA. R : Maman était une de ces femmes chanceuses qui, à mesure que passe le temps, deviennent plus belles. Son secret était dans ses crèmes.

AUGUSTA : Helena et Manka, ne vous endormez pas avant que je vous mette de la crème ! Helena ? Tu dors déjà ?

HELENA : Maman, cette crème sent le cheval qui n'a pas été baigné.

AUGUSTA: Pas du tout. Je l'ai faite moi-même, ce matin.

HELENA : Et il faut que ce soit trois fois par jour ?

MANKA : Maman, qui vous a dit ça puisque c'est vous qui avez inventé ces crèmes.

AUGUSTA: Vous, taisez-vous, il faut que je vous enduise de crème. Pour le reste, personne ne me l'a dit. Je me le dis moi-même, un point c'est tout. Regardez.

ELLE MONTRE SON BRAS, BLANC.

Ça marche ou ça ne marche pas ? En plus, cette crème est....

MANKA (Imitant sa mère) : ... une formule secrète...

HELENA : "... qu'une actrice hongroise vous a transmise ! "

AUGUSTA (à Helena, menaçante): Quand j'aurai terminé avec Manka, ce sera ton tour.

ELLE CONTINUE À ENDUIRE LE CORPS DE MANKA DE CRÈME.

HELENA. R : Elle les préparait avec des essences d'écorce d'arbres. À cette époque-là, on considérait que les crèmes pour la peau étaient des remèdes de bonne femme, et on les rangeait dans la cuisine, avec d'autres potions et herbes.

AUGUSTA FINIT D'ENDUIRE REGINA QUI RESSEMBLE À UN FANTÔME.

Maman était très méthodique quand elle nous appliquait la crème. Et tout en le faisant, elle disait toujours:

AUGUSTA : Les femmes dominant grâce à l'amour. Cette crème nous rendra belles, et la beauté nous rendra puissantes.

HELENA. R : C'est ce qui m'a bercée, toutes les nuits, dans cette Cracovie de poules, d'enclos, et de déception.

AUGUSTA: Helena, c'est ton tour !

EN RECHIGNANT, HELENA SE DIRIGE VERS SA MÈRE. QUI L'ENDUIT D'UNE CRÈME BLANCHE CE QUI, À L'ÉVIDENCE, LUI DÉPLAÎT.

AUGUSTA: Ne fais pas cette tête. Si le vent se lève, tu vas rester comme ça.

HELENA. R : Vous m'interrogiez sur mes peurs ? Eh bien, celle-là, c'est ma seconde peur: qu'un vent se lève et que mon visage de paysanne juive se fige.

LA CHAMBRE DE CRACOVIE DISPARAÎT.

Mais je ne me plains pas. Après tout, cette crème de maman a été la base de tout ce que j'ai fait dans ma vie. C'est à partir de cette crème que j'ai créé ce que je suis. Cette Helena Rubinstein qui n'en peut presque plus de son âme. Ça vous va comme ça ?

JOURNALISTE: Très bien, Madame. Poursuivez. La crème, votre mère vous l'a donnée, et ensuite on vous a envoyée en Australie pour que vous travailliez avec un oncle. C'est bien ça ?

LE RESTE DU PLATEAU S'ÉCLAIRE. UNE FÊTE À SYDNEY. HELENA PASSE PARMI LES FEMMES QUI LA REGARDENT ET VANTENT SON ALLURE.

HELENA. R : Je suis arrivée en Australie avec la crème de maman. Et quand ces gens m'ont vus, en sont restés bouche bée. HELENA LES CONNAÎT TOUS ET ELLE DÉFILE.

J'étais jeune, grande, j'avais une belle chevelure et ma peau, évidemment, ne ressemblait pas à celle des autres. Bien sûr, ces femmes, vivant sous le soleil d'Australie, ne comprenaient pas que moi, venant de Pologne, où le soleil est moins fort, j'aie une peau moins abîmée.

HELENA. RIT.

Elles me regardaient avec envie et demandaient :

AUSTRALIENNE 1: Comment faites-vous pour vous maintenir ainsi ?

AUSTRALIENNE 2 : Pourquoi votre peau est-elle si saine et si jeune d'aspect ?

HELENA. R : Et moi de leur répondre... "Maman fabrique une "crème spéciale à partir d'une formule secrète qu'une actrice hongroise lui a donnée". Et c'est tout, car je savais ce qui allait suivre.

AUSTRALIENNE 1: Et ne pourriez-vous pas me vendre un peu de la crème de votre maman, préparée à partir de la formule secrète qu'une actrice hongroise lui a donnée ?

HELENA. R : Moi, bien sûr, je répondais, avec philosophie... “Mais alors, un tout petit peu, parce que je n'en ai pas beaucoup.” Et c'est ainsi, qu'à seize ans, j'ai commencé à faire ce que j'ai fait toute ma vie: vendre.

HELENA VEND SES CRÈMES À TOUT LE MONDE.

JOURNALISTE : C'est fascinant !

HELENA R : Taisez-vous, je n'ai pas terminé.

JOURNALISTE : Excusez-moi.

APPARAÎT THOMPSON, PORTANT UNE BLOUSE BLANCHE DE LABORANTIN ET MÉLANGEANT DES INGRÉDIENTS. HELENA ENFILE AUSSI UNE BLOUSE ET TRAVAILLE AVEC LUI.

HELENA. R : Et alors, en Australie, j'ai travaillé avec un laborantin qui, de temps à autres, m'apprenait à mélanger des médicaments et des poudres curatives. J'ai également appris l'usage du suint de la laine de mouton pour préparer, en particulier, la lanoline. J'ai ajouté des ingrédients locaux à "la crème de maman fabriquée avec la formule secrète d'une actrice hongroise". Ingrédients que nous trouvions dans la forêt Toowobomba, venant des aborigènes, ainsi que des essences de pin, cyprès, arbre de Kaury, Bunya. Des mélanges et des mélanges... Et plus le mélange était étrange, plus il se vendait.

JOURNALISTE : Et cela était utile ?

HELENA TESTE SES PROPRES CRÈMES.

HELENA. R : Bien sûr que cela était utile. Je les testais d'abord sur moi. Et cela était utile. Cela protégeait ma peau et la rafraîchissait. On trouvait tout dans la nature, il fallait seulement mélanger les ingrédients et écarter ceux qui avaient une couleur horrible. Je faisais mes mélanges, je travaillais au labo, et la nuit dans un hôtel. Je travaillais comme les hommes, ça oui, dites-le dans l'interview, c'est eux qui m'ont tout appris.

THOMPSON ESSAIE DE L'EMBRASSER, ELLE LE REPOUSSE.

Le travail est plus important que l'amour.

LA RELATION DE POUVOIR CHANGE. C'EST MAINTENANT HELENA QUI DONNE DES ORDRES À THOMPSON.

Maman s'était trompée. Ça n'était pas la beauté qui comptait, mais le travail. Le travail et le pouvoir nous rendent belles. Et c'est ce que j'ai toujours fait: travailler. Ici, face à vous, qu'est-ce que je fais ? Je travaille. Vous vous en êtes rendu compte ?

APPARAÎT UNE ENSEIGNE : "VALAZE"

Voici ma première marque et ma première crème: "Valaze". Et c'est ainsi qu'est né le Premier Salon de Beauté du Monde.

THOMPSON: Gommage des taches de rousseur, Crème émulsionnante, Adoucissante et Éclaircissante.

HELENA : Formidable contre les rides, les points noirs, les dommages causés par le soleil, et donnant à votre peau, chère amie, les mêmes douceur, clarté et transparence, que la peau des enfants.

HELENA. R: J'ai été la première à inventer ce qu'on appelle aujourd'hui la publicité et le marketing. Et j'ai aussi été la première à me rendre compte qu'il y avait trois types de peau: normale, sèche et grasse... et que chacune d'elles nécessitait un traitement différent... "Parce que la peau dont on ne prend pas soin, vieillit plus rapidement."

TOUTES LES FEMMES (elles crient, terrorisées) : Et tout ce qui vieillit rapidement, meurt...!

ELLES ACHÈTENT TOUTES DES CRÈMES À THOMPSON, ET SORTENT DE SCÈNE.

HELENA. R : Il fallait leur faire un peur, un tant soit peu.

THOMPSON : Effrayer les clientes, les humilier le plus possible avant de commencer le traitement.

HELENA : Qu'elles sentent qu'elles vont sortir de l'enfer de leur peau et de leur crasse pour retrouver une peau lisse comme une sculpture du Louvre, grâce à ...

THOMPSON : Valaze ! Créée à Melbourne, Australie, 1899 et vendue...

HELENA : ... à un très bon prix...

THOMPSON : ... "par Helena Rubinstein et Compagnie. Envois contre remboursement".

HELENA. R (elle soupire, et regarde le public fixement): À partir de ce jour-là, les crèmes pour la peau ne seraient plus ni rangées dans la cuisine ni utilisées exclusivement dans les hôpitaux.

JOURNALISTE (elle consulte ses notes) : Et c'est alors qu'a commencé votre fortune. À 18 ans: femme et millionnaire.

THOMPSON ET HELENA RESTENT SEULS.

THOMPSON : Helena, il faut que tu prennes soin de toi...

HELENA : Tu as remarqué quelque chose sur ma peau ? Sur mes pommettes ?

THOMPSON : Je veux dire...qu'il y a des gens qui croient que tu te fais trop d'argent, et cela les inquiète.

HELENA : Les inquiète ? L'envie les terrasse !

THOMPSON : L'envie terrasse le Ministère de l'Intérieur qui, je te le signale, est aussi chargé des visas. Et je te rappelle que tu n'es pas australienne.

HELENA : Tu veux dire... ni australienne ni homme.

THOMPSON : Femme et polonaise.

HELENA : Tu veux dire, juive.

THOMPSON: Les trois.

HELENA : Et tu crois que cela peut m'attirer des ennuis ?

THOMPSON : Cela attire toujours des ennuis, chère Helena.

HELENA : Mais je me fais peu d'argent avec Valaze ! Avec tout ce que ça me coûte de faire venir la crème de maman, d'importer les pots, les étiquettes dorées... Il me reste finalement très peu.

THOMPSON : Helena, ça, tu peux le dire à ceux du Ministère, mais pas à moi. Je tiens tes comptes !

HELENA : Importer revient très cher. Si tu savais...

THOMPSON : Tu n'importes même pas les étiquettes ! Tout vient d'ici, Helena.

HELENA : C'est que, les gens veulent acheter quelque chose qui n'est pas produit dans leur pays. Ils adorent ce qui est importé. Ce qui vient d'ailleurs est toujours meilleur que ce qui vient de chez soi.

THOMPSON : Et les autorisations pour importer ?

HELENA : Je n'en ai pas eu besoin jusqu'à maintenant.

THOMPSON : Parce que tu n'importes rien, chère Helena.

HELENA : Alors ?

THOMPSON : Alors, tu es une importatrice qui n'importe pas. Mais tout figure comme "importé". Le Gouvernement veut savoir, chère Helena, de quel droit sans les autorisations conformes tu importes quelque chose que tu n'importes pas, quelque chose que tu n'importes pas pour ne pas faire ce que tu ne fais pas.

IL LIT UNE REVUE.

“Durant mes voyages en Europe, je n'ai pas trouvé de crèmes aussi efficaces et nutritives que celles qu'importe Helena Rubinstein”.

HELENA : Ça sonne bien.

THOMPSON : Ça sonne... que tu te fais beaucoup d'argent.

HELENA : Donne-moi une seule bonne raison pour que je ne puisse pas être millionnaire en Australie.

THOMPSON : Je t'en donne trois: Polonaise, juive et femme... Et... célibataire. Ce qui n'est pas non plus très bien vu, tu le sais. C'est pour cela qu'ils te haïssent.

HELENA : C'est vrai ? Ils me haïssent ?

THOMPSON : Je peux t'aider. Je peux t'aider à obtenir la nationalité australienne et, avec ton passeport, tu retournes en Europe.

HELENA : Retourner à Cracovie ? Jamais !

THOMPSON : À Paris.

HELENA : À Paris ?

THOMPSON : Là où tu devrais être.

HELENA : Tu as raison. Je vais développer l'affaire. Avec ton aide, j'irai à Paris.

THOMPSON : Très bien. Maintenant, il ne reste qu'un détail.

IL LA REGARDE FIXEMENT. ELLE L'INTERROGE DU

REGARD.

Moi.

HELENA : Toi ?

THOMPSON : Qu'est-ce que tu vas faire de moi ?

HELENA : De toi ? Je ne sais pas. Et ta femme ?

THOMPSON : Elle va bien.

HELENA : Alors, toi aussi tu vas bien.

THOMPSON : Donc ?

HELENA : C'est tout.

ELLE S'APPROCHE TENDREMENT DE LUI, MAIS IL LA REPOUSSE.

THOMPSON : Ça n'est pas nécessaire. Je me suis déjà habitué à tout donner, à mourir pour toi.

ILS DISPARAISSENT. RESTENT LA JOURNALISTE ET HELENA. R

HELENA. R : Vous voyez ? C'est à cela que je me réfère quand on me parle de "l'autre".

SA FUREUR VA CRESCENDO.

À "l'autre", ses frères lui ont tout offert, et c'est pour ça qu'elle a tant et tant de fois mis les pieds dans le plat. Ses pattes de truie canadienne qui, d'après ce que m'ont dit ses meilleures amies, mangeait même sa morve. Elle, elle n'a jamais eu à travailler, elle n'a jamais eu à se battre contre les hommes, ni à se déplacer au milieu de cette jungle, comme moi j'ai eu à le faire !

JOURNALISTE : Madame...

HELENA. R : Oui ?

JOURNALISTE : Vous aviez dit qu'on ne parlerait pas d'elle.

HELENA. R : Et alors, pourquoi l'avez-vous mentionnée ? Il ne manquait plus que ça ! Que cette concubine hommasse cherche elle-même sa propre publicité, ! Nous avons terminé ! Vous n'avez pas respecté l'une de mes conditions: ne jamais parler de "l'autre".

JOURNALISTE : Mais... mais...

HELENA. R : Adieu !

ELLE SE LÈVE, VA POUR SORTIR ET SE RETOURNE, FURIEUSE.

Saviez-vous que cette femme prend un malin plaisir à coucher avec des chevaux ? Ah, ah ! Qui sait ce qu'elle aime faire d'autre avec les animaux !

HELENA. R. REGARDE LE PUBLIC ET SE REND COMPTE QUE TOUT A ÉTÉ FILMÉ. LA TERREUR L'ENVAHIT.

APPARAÎT UNE PORTE D'UN ROUGE INTENSE.

NOIR.

2

LUMIÈRE DANS LA PARTIE DROITE DU PLATEAU. ELIZABETH. A.
ET LA JOURNALISTE SONT EN SCÈNE.

ELIZABETH. A : C'est ce qu'a dit la juive communiste ?

JOURNALISTE : À quelques mots près...

ELIZABETH. A : À bien des mots près, vous n'avez pas besoin de me le cacher. Le mépris, ma chère, est un sentiment terrible qui n'a rien de bon. Sauf quand il est réciproque.

JOURNALISTE : Elle a parlé de l'impression qu'elle avait de se sentir observée. Je lui ai demandé de quoi elle avait "peur", et elle a répondu: "d'être une paysanne".

ELIZABETH. A : Et c'est précisément là qu'est notre différence. Écrivez-le. Écrivez que moi, à la différence de cette femme-là, je n'ai pas peur.

ELLE SORT UNE ÉPINGLE DE SES CHEVEUX, SE PIQUE UN
DOIGT ET LE MONTRE À LA JOURNALISTE.

Vous voyez ? C'est rouge. Et je n'ai pas peur.

ELLE SE LÈCHE LE DOIGT.

Par quoi commençons-nous ?

JOURNALISTE : Je peux utiliser votre vrai nom ?

ELIZABETH. A : Mon vrai nom est celui que j'ai utilisé durant toute ma vie: Elizabeth Arden.

JOURNALISTE : Vous l'avez changé à l'âge de dix-sept ans. Pourquoi?

ELIZABETH. A : Je suis née dans une famille aisée, où les garçons étaient destinés aux affaires, et les filles au foyer. On nous avait donné, à nous les filles, des prénoms ridicules. Moi, c'était Florence Nightingale, comme la célèbre infirmière, Florence Nightingale Graham. Maman est morte quand j'étais petite et alors, à cause de ce prénom, j'ai voulu être infirmière.

ELIZABETH MET UNE BLOUSE BLANCHE, VA VERS UN LIT
OÙ SE TROUVE UN MALADE, NOTE SA TEMPÉRATURE, ET LUI ENDUIT
LA JAMBE DE CRÈME.

ELIZABETH. A : À l'hôpital, j'ai appris à faire des massages et j'ai eu connaissance d'une formule qui régénèrait la peau des blessés. Alors, j'ai pensé... "Si cette crème peut guérir la peau, elle peut peut-être aussi la revitaliser."

ELIZABETH RETIRE SA BLOUSE D'INFIRMIÈRE ET PREND SA
VALISE.

ELIZABETH. A : Alors, j'ai quitté l'hôpital et j'ai demandé à mes frères de m'envoyer à New York. Je voulais travailler sur mon concept avec la meilleure de toutes : Elizabeth Hubbar.

SUR UN PANNEAU : 1909.

LE PLATEAU EST COMPLÈTEMENT ÉCLAIRÉ. SALON D'ELIZABETH HUBBAR. AU MILIEU, UNE PORTE VERTE. ON Y LIT : PRODUITS ELIZABETH HUBBAR.

ELIZABETH ET MISS HUBBAR SONT EN SCÈNE.

ELIZABETH (elle lit une revue à voix haute) : ”... Mademoiselle Hubbar a ouvert un Salon de cosmétiques sur la Cinquième Avenue...”

HUBBAR : Tu crois que notre clientèle lit cette revue, Florence ?

ELIZABETH : Bien sûr que oui. Regardez ces articles, regardez de quoi ils parlent, de qui ils parlent. La Famille Royale, les Kielty, les Vanderbilt. De vraies stars.

HUBBAR : Mais ils ne vont pas venir dans cette boutique.

ELIZABETH : Eux non, mais ceux qui veulent être comme eux,oui.

HUBBAR : De toute façon, je n'aime pas le nom de cette revue. Comment est-ce qu'on le prononce ?

ELIZABETH : "Vogue"

HUBBAR : Complètement "exotique". Souviens-toi de ce que je vais te dire: cette revue...

ELLE PRONONCE, ET MAL, SON NOM.

... “Vogue” ne durera même pas un trimestre.

ELIZABETH : Moi, j'y vois beaucoup d'ouvertures.

HUBBAR : Parce que tu es une canadienne ignorante, ma chère. Mais ici, à New York, il faut savoir ce qui est commercial.

ELIZABETH : Comme le nom de cette boutique.

HUBBAR : Il n'y a pas de raison pour que tu le ressenties ainsi, Florence. Comment est-ce que ça allait sonner, ton nom à côté du mien ? “Elizabeth Hubbar & Florence Nightingale Graham”. C'est horrible ! Écoute comme sonne: “Helena Rubinstein”. Qu'en dis-tu ?

ELIZABETH : Qui est cette Rubinstein ?

HUBBAR : Une malheureuse qui a déposé un brevet de crèmes horribles à Paris. Mais n'oublie pas son nom, car cette femme est notre concurrente directe. On pourrait même dire, notre ennemie.

ELIZABETH : Je ne l'oublierai pas.

HUBBAR : Et pour tout arranger, elle est juive.

ELIZABETH : Quelle horreur !

HUBBAR : Mais ça va bien pour elle. Elle se fait de l'argent. Elle invente. Elle a été la première à mettre dans la tête de toutes les femmes que les crèmes sont nécessaires et qu'il faut prendre cela au sérieux.

ELIZABETH : Mais elle fait des exercices ?

HUBBAR : Je t'ai déjà dit que c'est une sauvage qui mélange des potions comme une sorcière folle. Elle n'y connaît rien en santé. Et là est notre avantage. Toi, dans ton domaine, la santé, et moi dans le mien, les crèmes et la publicité. Nous formons une bonne équipe, Florence.

ELLE DONNE DE L'ARGENT À ELIZABETH.

Tiens, voilà ta part, c'est ce que tu as gagné.

ELIZABETH : Tout d'abord, je vais m'acheter des gants. Le froid et les massages me font mal aux mains. Rien qu'hier, j'ai eu quinze clientes. J'ai cru que j'allais mourir.

HUBBAR : J'ai constaté que madame Barber t'avait donné un bon pourboire.

ELIZABETH : C'est la seule. Les autres testent, elles veulent voir si le Salon leur plaît.

HUBBAR : Bon, les pourboires sont les pourboires, et ils sont à toi. J'imagine.

ELIZABETH : C'est ce que nous avons convenu. Que se passe-t-il ?

HUBBAR : Rien, je me rappelle seulement ce que nous avons convenu. Les pourboires sont pour toi parce que, en plus, c'est toi qui fais les massages.

ELLE SE PRÉPARE À PARTIR.

Bon, sûr ça ira mieux pour nous deux ce mois-ci.

ELLE DONNE UN PAPIER À ELIZABETH.

Ah, j'oubliais.

ELIZABETH : Qu'est-ce que c'est ?

HUBBAR : Le loyer.

ELIZABETH : Soixante quinze dollars !

HUBBAR : C'est le loyer, mais tu le savais.

ELIZABETH : Bien sûr que je le savais.

HUBBAR : Sur la Cinquième Avenue, on ne peut trouver moins cher. C'est toi-même qui as insisté pour être ici...

ELIZABETH : Mais ce que je ne comprends pas, c'est ...

HUBBAR : Tu disais: ... "sur le chemin des familles millionnaires".

ELIZABETH : Mais pourquoi me donnes-tu cet avis d'échéance ?

HUBBAR : Pour que tu paies, naturellement.

ELIZABETH : Et l'argent ?

HUBBAR : Comment ça, "et l'argent ?". Tu le sais bien !

ELIZABETH : Mais, je ne peux pas payer seule le loyer.

HUBBAR : Mais c'est l'accord que nous avons passé.

ELIZABETH : Non, ça n'était pas l'accord que nous avons passé.

HUBBAR : Bien sûr que si. J'ai amélioré tes crèmes de l'hôpital, et j'ai investi de l'argent pour débiter. Quant aux meubles, ils sont à moi. Oui ou non ?

ELIZABETH : Oui, ils sont à toi, mais nous...

HUBBAR : Tu apportais tes idées, ton travail et tu payais le loyer.

ELIZABETH : Nous n'avions pas parlé de ça.

HUBBAR: C'est dans le contrat.

ELLE LE LUI MONTRE.

Et les pourboires sont pour toi, bien sûr.

ELIZABETH (elle lit): Je n'ai pas lu ça.

HUBBAR : Mais, Florence, tu sais lire, oui ou non ?

ELIZABETH : Bien sûr que je sais lire !

HUBBAR : Alors, je ne comprends pas pourquoi tu n'as pas lu le contrat. Si tu sais marcher, tu marches. Si tu sais lire, tu lis. As-tu vu quelqu'un qui sache marcher se déplacer en fauteuil roulant ?

ELIZABETH : Tu sais de quoi je parle ! Nous avons fait un contrat avec des clauses, tu as dit "peu de clauses", parce que cela se passait entre des amies, presque des soeurs. Et maintenant, je vois qu'on a ajouté des choses.

HUBBAR : On a ajouté ? Qui ça, "on" ? Tu crois qu'il y en a d'autres qui ajoutent des choses à nos contrats ? Ne me fais pas peur !

ELIZABETH : Inutile de te moquer.

HUBBAR : Je ne me moque pas, ma chère. Tout ceci est évident, et discuter me semble être une perte de temps. Toi, tu paies le loyer et moi je mets tout le reste. Tu ne devrais pas te plaindre.

ELIZABETH : Eh bien, si, je me plains, parce que nous sommes toutes les deux dans l'affaire.

HUBBAR : L'affaire, ce sont les crèmes.

ELIZABETH : Qui sentent horriblement mauvais.

HUBBAR : Comme les massages que tu fais avec tes mains de cuisinière.

ELIZABETH : C'est pour mes massages que les femmes viennent au Salon !

HUBBAR : Pour être étranglées par tes mains d'éléphant.

ELIZABETH : Pas pour sentir tes potions de contrefaçon.

HUBBAR : Si elles ne te plaisent pas, tu peux partir.

ELIZABETH : C'est mon Salon !

HUBBAR : Tu te trompes. C'est mon Salon !

ELIZABETH : Mon nom est sur le contrat !

HUBBAR : Le mien aussi ! Et c'est mon nom qui est sur l'enseigne. “Produits Elisabeth Hubbar.”

ELIZABETH : Je n'aurais jamais dû me laisser convaincre !

HUBBAR : Eh bien, va te plaindre à tes frères qui ont payé ton voyage et ta part dans cette affaire. S'ils n'avaient pas été là, tu n'aurais même pas ouvert la porte, petite morveuse. Et garde ce prénom, Florence Nightingale, que t'a donné ton taré de père. Puisque la vraie, la célèbre infirmière de la Croix Rouge, est morte. C'est ce qui va t'arriver si tu ne disparais pas immédiatement de mon Salon !

ELIZABETH : Tu me jettes dehors ?

HUBBAR : Oui, je te flanque à la porte !

ELIZABETH : Moi aussi, je te flanque à la porte !

TOUTES DEUX SE REGARDENT FURIEUSES. MISS HUBBAR PREND SON SAC ET MET SON CHAPEAU.

HUBBAR : Très bien. Nous réglerons tout cela définitivement demain.

ELIZABETH (elle ramasse ses affaires): Alors, demain.

HUBBAR : Je te préviens que je connais des gens haut placés dans cette ville.

ELIZABETH : Et moi, je te préviens que toutes les nuits je me retire du sang avec une grosse aiguille.

HUBBAR : Dieu du Ciel ! Quelle sauvage ! Et pourquoi ?

ELIZABETH : Pour m'assurer que j'ai toujours le sang rouge, et que je continue à ne pas avoir peur.

MISS HUBBAR SORT D'UN CÔTÉ, ELIZABETH DE L'AUTRE.
LUMIÈRES SUR ELIZABETH. A. ET LA JOURNALISTE.

ELIZABETH. A : Nous sommes rentrées chacune dans notre appartement, et le lendemain, nous nous sommes levées à la même heure. Elle a mis des vêtements éblouissants pour aller chez son avocat. De mon côté, j'ai mis mes plus beaux atours, j'ai pris soixante quinze dollars et suis allée régler le loyer du Salon.

MISS HUBBAR ET SON AVOCAT ENTRENT.

Elle est arrivée avec son avocat, et ils ont parlé les premiers.

HUBBAR : Je viens pour rompre toute relation commerciale avec toi.

ELIZABETH : Parfait. Tu peux partir.

HUBBAR : Celle qui doit partir, c'est toi.

ELIZABETH : Je ne crois pas, car ce Salon est loué à mon nom.

HUBBAR : Comment ça ?

ELIZABETH : La quittance de loyer est à mon nom, et comme c'est la première fois que je paie, le propriétaire a accepté que je sois la responsable. Et il est bien spécifié, dans le contrat, que nous avons signé ensemble, et que je suis la responsable du paiement du loyer. Donc, puisque j'ai payé, cet endroit est à moi.

HUBBAR (elle regarde son avocat) : Ça n'est pas possible !

AVOCAT : Il me semble que dans cette affaire... elle a raison.

HUBBAR : Mais... mais... mais ici... Tout est à moi !

ELLE REGARDE L'AVOCAT, MAIS CELUI-CI NE LUI LAISSE AUCUN ESPOIR.

Très bien, j'emporte les meubles, les crèmes, les machines, les éléments de décoration, le tapis... tout est à moi et je l'emporte.

ELIZABETH : Et moi, il me reste les portes, les fenêtres et surtout... la Cinquième Avenue à New York !

HUBBAR : Il faudra que tu retires mon nom de l'enseigne ! Et la porte verte, symbole de mon affaire ! Rien qu'en changeant ces lettres dorées, tu seras ruinée. Et je reviendrai dans mon Salon. Alors, tu me supplieras de payer tes dettes. Tu verras ce que je te dis !

MISS HUBBAR ET SON AVOCAT SORTENT.

ELIZABETH : Qu'elle parte et qu'elle emporte tout ! Finalement, son goût est le pire qui soit ! Je transformerai ce Salon bon marché en une salle vénitienne avec une merveilleuse lampe en verre à la réception. J'achèterai un tapis d'Orient, des chaises françaises anciennes, et les murs seront en damas tissé sur fond de satin. Je peindrai cette immonde porte verte en... en ...

ELLE PREND LA PREMIÈRE COULEUR QU'ELLE VOIT.

... rouge ! Et je vais remplacer ces lampes à gaz puantes, qui donnent à tout une odeur de bateau qui coule, par des lampes électriques. Voilà. L'invention du siècle. Ce 20 ième siècle ne sera ni celui des armes ni celui de la technologie ni de la médecine. Ces 100 prochaines années seront celles des soins pour la peau ! Et toutes les femmes qui auront une peau douce seront prodigieuses !

ELLE REGARDE L'ENSEIGNE "ELIZABETH HUBBAR."

Changer ce panneau va me coûter très cher.

ELLE MONTE SUR UN ESCABEAU ET CACHE LE NOM DE "HUBBAR" AVEC UN MORCEAU DE TISSU.

Ainsi, cela ne me coûtera rien.

A partir de maintenant, je m'appellerai Elizabeth.

“Bonjour comment allez-vous ? C'est Elizabeth...”

Elizabeth comment ?

ELLE FEUILLETTE DES REVUES ET TROUVE QUELQUE CHOSE.

Je vais emprunter un nom à des poètes.

ELIZABETH.A : Alors, j'ai retrouvé un poème d'Alfred Tennyson, le poète préféré de papa.

Le poème s'appelait “Enoch Arden.”

ELIZABETH LIT À VOIX HAUTE.

“Et Enoch Arden, rude marin, orphelin par un naufrage en hiver ...” Donc, je serai “Elizabeth Tennyson”.

Cela ne sonne pas bien. C'est horrible !

“Elizabeth Enoch”.

C'est pire.

“Elizabeth Arden !

Voilà ! C'est ça !

ELLE L'ÉCRIT SUR UNE ENVELOPPE, LA FERME ET LIT.

“Elizabeth Arden”

C'est fait.

Il y a une Helena Rubinstein. Elle saura qu'il y a une Elizabeth Arden.

ELLE SE PIQUE AVEC UNE AIGUILLE ET RÉPÈTE
MÉCANIQUEMENT.

Oui, c'est rouge. Comme ma porte. Et je n'ai pas peur.

Je n'ai pas peur, pas même aujourd'hui, au milieu de ce naufrage en hiver.

NOIR

3

LA PARTIE GAUCHE DE LA SCÈNE S'ÉCLAIRE. HELENA EST SEULE, FACE AU PUBLIC.

HELENA. R : Avant d'aller à Paris, je suis passée à Cracovie.

SA MAISON DE CRACOVIE S'ÉCLAIRE. HELENA ARRIVE AVEC SES VALISES. ENTRE AUGUSTA QUI LA PREND DANS SES BRAS.

AUGUSTA : Helena ! Ma fille !

HELENA : Quelle joie de te revoir ! Quelle joie de revenir à la maison !

AUGUSTA : Comment s'est passé ton voyage ?

HELENA : Il a été long et sous une pluie battante. Où est-ce qu'ils sont tous passés ? Ils savaient que j'arrivais aujourd'hui ?

AUGUSTA : Qu'est-ce que tu es maigre ! C'est comment l'Australie? C'est vrai tout ce qu'on nous a dit ?

HELENA : Qu'est-ce qu'on vous a dit ?

AUGUSTA : Que tu t'es fait beaucoup d'argent avec mes crèmes.

HELENA : De l'argent, oui. Mais ce sont "mes" crèmes maintenant.

AUGUSTA : Tes crèmes ?

HELENA : Oui, maman. La base, c'est ta crème, mais...

AUGUSTA : Il s'agit d'une formule secrète que m'a donnée...

HELENA : ... une chanteuse hongroise, je sais.

AUGUSTA : Actrice, pas chanteuse.

HELENA : Je l'ai modifiée en utilisant de nouveaux ingrédients.

AUGUSTA : Et maintenant, tu es millionnaire et célèbre !

HELENA : Et je ne suis pas au quart de la célébrité que je vais avoir à Paris. Je vais y ouvrir mon premier Salon !

AUGUSTA : Et tu pourras le faire ?

HELENA : Avec l'argent que j'ai, j'achèterai un laboratoire, petit, puis le Salon. Les françaises qui ont essayé mes crèmes à Sydney en redemandent encore et encore. Je les leur ai envoyées et maintenant tout Paris veut "Valaze". Où est-ce qu'ils sont tous ? Papa ? Manka ? Régina ? Ceska ?

AUGUSTA : Tu connais ton père. Il ne veut pas te voir.

HELENA : Il ne veut pas me voir ?

AUGUSTA : Helena, tu le sais. Tu es l'aînée des filles, et tu n'es pas encore mariée.

HELENA : Et alors... ?

AUGUSTA : Eh bien, papa ne veut pas te voir. Il ne reviendra à la maison que lorsque tu en seras partie.

HELENA : Il pensait que j'allais revenir avec un mari ?

AUGUSTA : Et avec des enfants, Helena. Des garçons, pour être plus précise. Tu sais combien il attend un petit-fils.

HELENA : Et mes soeurs ?

AUGUSTA : Pareil. Tes soeurs cadettes qui ne pourront pas se marier tant que tu ne le seras pas.

HELENA : C'est pour cette raison qu'ils ne sont pas là ?

AUGUSTA : Toute femme célibataire et en âge de se marier porte derrière elle, disons, une auréole de...

HELENA : Maman, nous sommes en 1905. Cela fait cinq ans que le 20 ième siècle a commencé. Mais par ici, on a l'impression d'être encore au 18 ième siècle !

AUGUSTA : Un nouveau siècle, et toi toujours aussi hautaine.

HELENA : Un nouveau siècle, et ma famille toujours aussi hypocrite.

AUGUSTA : Ma fille, des rumeurs ont précédé ton arrivée: que tu t'es appropriée mes crèmes... que tu t'es fait passer pour australienne... que ton argent est administré par un certain Thompson avec lequel tu vis dans le péché, puisqu'il est marié.

HELENA : Maman !

AUGUSTA : Et il n'est même pas juif ! Voilà ce que nous avons entendu dans cette maison. Comme tu le comprendras, la famille préfère ne pas te voir.

Tu restes dîner ?

LES DEUX FEMMES SE REGARDENT FIXEMENT. FINALEMENT, HELENA NE SUPPORTE PAS LE REGARD DE SA MÈRE ET BAISSÉ LES YEUX. AUGUSTA SENT QU'ELLE A GAGNÉ.

HELENA : Il faut que je m'en aille. Mon train pour Paris part de Varsovie demain matin tôt. Et si je ne pars pas d'ici ce soir, je vais le rater.

AUGUSTA LA REGARDE FIXEMENT.

Bien sûr, j'aurais aimé dîner avec la famille et expliquer mon erreur à papa. Mais il vaut mieux que je lui envoie une lettre. À lui et à mes soeurs.

AUGUSTA LA REGARDE FIXEMENT.

Dis-leur que j'essaierai de me marier le plus tôt possible...

AUGUSTA ATTEND QU'ELLE TERMINE SA PHRASE.

Après tout, c'est la seule chose à laquelle peut aspirer une fille obéissante. Non ?

LA MÈRE VA JUSQU'À HELENA ET L'EMBRASSE. HELENA PLEURE.

AUGUSTA : Pars, va à Paris, ne rate pas ton train. Et quand tu seras là-bas, cherche un bon juif qui te donnera un garçon.

HELENA SORT DE SCÈNE.

HELENA. R. (avec haine) : Et ainsi, j'ai dû interrompre la visite à ma famille qui, comme toujours, me rappelait que j'étais une paysanne.

AUGUSTA (elle parle avec quelqu'un qu'on ne voit pas.) : Elle n'est pas restée plus d'une heure à la maison !

HELENA : Une heure qui m'a semblé un siècle ou deux !

ELLE S'ADRESSE AU PUBLIC.

Enfin, merci à tous de m'avoir appuyée dans ma nouvelle carrière. Merci beaucoup aux polonaises malodorantes. Moi, je file à Paris !

AUGUSTA : Et elle est partie.

LA SCÈNE EST ÉCLAIRÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS PAR UNE TRÈS FORTE LUMIÈRE.

PARIS. 1905.

HELENA. R : La lumière, la mode, les gens, la langue. Mais à Paris, tout consistait à aller au Spa (= "Centre de Soins"). Spa (= "Centre de Soins") Marienbad, Spa (= "Centre de Soins") Salt Villes, Spa (= "Centre de Soins") Wiesbaden, Spa (= "Centre de Soins") par ci, Spa (= "Centre de Soins") par là. Ils partaient en vacances et restaient adeptes du spa (= "Centre de Soins") . Filles et épouses du Spa (= "Centre de Soins"). Paris m'a appris deux choses. L'une, les varices. L'autre, la mode des Spa (= "Centre de Soins"). Les varices. Comment ces serpents m'avaient-ils échappé ? Les femmes détestent les varices et les Spa (= "Centre de Soins") promettaient ce qui leur était impossible: les faire disparaître. M'est venue alors ma

première idée géniale en Europe : “Valaze Varices”. À Paris, j'ai également appris que tout le monde parlait des centres de beauté, mais de ceux de Londres. Et j'y suis allée.

LUMIÈRE BLANCHE. ON ENTEND SONNER "BIG BEN".

À Londres, j'ai rendu visite à Atkinson et son éternelle “eau de lavande” Yardley. Rien d'autre dans le monde en 200 ans. Je me suis dit: rien de nouveau. À Soho, se trouvait la boutique d'Eugène Rimmel. Je me suis dit: rien de nouveau.

ON ENTEND SONNER "BIG BEN".

Ainsi, depuis "Big Ben", j'ai regardé la ville, j'ai regardé les gens, j'ai regardé l'Europe et j'ai dit, à voix haute:

Sur ce continent, ce qu'il y a de nouveau, c'est moi !

J'ai alors engagé mon premier employé: un Directeur de la Communication.

BUREAU DE LONDRES. ENTRE TITUS.

HELENA : Monsieur Titus ?

TITUS : Madame.

HELENA : Vous êtes recommandé par notre ami commun, John Thompson, d'Australie. Avez-vous vécu longtemps là-bas ?

TITUS : Assez pour bien vous connaître, vous et votre entreprise. Vous êtes, je dois le dire, la femme la plus importante du siècle.

HELENA : Dites-le à ma mère. Mais le siècle commence tout juste, monsieur Titus, ceci n'est donc pas une grande flatterie.

TITUS : Le siècle avancera avec vous. Il avancera selon ce que vous créerez.

HELENA : Vous êtes juif ?

TITUS FAIT OUI DE LA TÊTE.

Je m'en doutais. Et sûrement, polonais.

TITUS : Polonais de coeur mais avec passeport américain.

HELENA : Américain ? C'est original. Il sert à quelque chose ?

TITUS : Exonérations d'impôts et liberté de négociations. Ce pays a un énorme potentiel. Ces Yankees iront loin, croyez-moi.

HELENA : C'est ce qu'on m'a dit. Mais nous nous occuperons des Yankees plus tard. Ce qui nous intéresse dans l'immédiat, c'est Londres et Paris. Je veux que nous présentions à la presse ma nouvelle version de "Valaze-Londres", créée selon une nouvelle technique de laboratoire et à partir d'avancées européennes.

TITUS : Une formule disons... "avancée" !

HELENA : Exactement. “Formule Avancée” ! Cela sonne très bien.

TITUS : “Le dernier cri ! Traitement exclusif !”

HELENA : Très bien : “Des laboratoires Ruter et Berthalot !”

TITUS : Ruter et Berthalot ? Qu'est-ce que c'est ?

HELENA : Je n'en sais rien ! Mais ça sonne très français, n'est-ce pas?

TITUS : Vous venez de l'inventer ?

HELENA : Bien sûr que je viens de l'inventer ! Tout est invention, Titus! “Les laboratoires Ruter et Berthalot, ainsi que des experts viennois, viennent de créer la formule Valaze, unique contre les varices !”

TITUS : Les varices ?

HELENA : Vous ne le saviez pas ? “Valaze, Formule Avancée” s'attaque maintenant aux varices.

TITUS : Quand avez-vous inventé cette crème ?

HELENA : À l'instant, Titus. Cela fait deux minutes. Avec vous.

TITUS : Mais qui peut s'intéresser aux varices ?

HELENA : Les varices, c'est l'avenir. Avec les varices, nous ferons assez d'argent pour ouvrir mon premier Salon à Londres et à Paris.

TITUS : Maintenant, simplement pour être sûr: vous pouvez vraiment supprimer les varices ?

HELENA : Les supprimer ? Qui parle de supprimer ! Nous parlons d'effacer, d'estomper, d'occulter, de retoucher.

TITUS : Et comment pouvez-vous le faire ?

HELENA : De la manière dont nous faisons tout ici. Par le théâtre. Le Maquillage de théâtre...”Valaze Formule Avancée”, c'est ce que les femmes désirent.

TITUS : “Valaze: la peau comme une perle”.

HELENA : “Valaze vous donne ce “je ne sais quoi”...” Elles sont folles du français.

TITUS : “Valaze vous rend belle en dormant !”

HELENA : Nos Salons s'appelleront Centre de soins esthétiques. Nos clientes seront des “patientes”. Nous leur prescrivons une cure spa mais avec l'avantage de la

faire en ville. L'union de la guérison et de la beauté. Une bonne santé, mais avec la beauté. Mieux vaut la mort que la laideur, très cher.

TITUS : Madame, vous êtes merveilleuse !

HELENA : Oui, comme un coup au coeur. Il serait bon que tu apprennes à mourir pour moi. Tu peux m'appeler Helena.

TITUS : Et vous, vous pouvez m'appeler Titus.

HELENA : Mais je t'appelle déjà Titus, Titus !

LA PARTIE GAUCHE S'ÉCLAIRE À NOUVEAU. ENTRE MANKA.

HELENA.R : J'ai ouvert un nouveau Salon à Londres et j'ai acheté un immeuble à Grafton St. où j'ai installé mon laboratoire. J'ai investi dans la publicité, j'ai offert un traitement gratis aux riches, pour qu'ils parlent de moi. Car rien ne plaît plus aux millionnaires que ce qui est gratuit, et rien ne comble plus de plaisir les pauvres que ce qui est cher.

MANKA : Mais ce qui nous a tous laissé bouche bée, comme paralysés...

HELENA : ... c'est que je me sois mariée avec Titus. Mais ça, je l'ai déjà dit.

GRAND BRUIT SUR LA SCÈNE. TITUS LUI OFFRE DES FLEURS.

MANKA : Tu vas nous raconter... ?

HELENA : Le Salon de Londres est en ...

MANKA : Non, ton mariage !

HELENA : Que pouvais-je faire ? Titus me poursuivait. Un compliment par ci, un compliment par là. Il s'est mis à raconter à tout le monde qu'il m'aimait, et quand on nous voyait ensemble, ils prenaient tous cette expression de petit cochon affamé. Les gens en ont déduit que nous étions en couple. Cela plaisait beaucoup à Titus. C'est alors qu'a été installée la première ligne de téléphone. Il m'a fait connaître cette invention qui ne me parut pas être d'une importance capitale à ce moment-là, et il a dit...

TITUS : Helena, épouse-moi.

MANKA : Il te l'a dit par téléphone ?

HELENA : Non, devant un téléphone. Un objet noir horrible.

MANKA : Et tu as dit oui !

HELENA : Bien sûr. Que voulais-tu que je dise ?

MANKA (en plaisantant) : Jusque-là, je pensais qu'il était seulement attiré par elle. Peut-être par son argent. Peut-être parce qu'elle était sa supérieure.

HELENA. R : J'ai alors pensé qu'avec un homme attirant, séducteur, qui aime parler, qui a beaucoup de charme, qui est cultivé - ça oui, pour être cultivé il l'était, il aimait l'art et toutes les disciplines artistiques - eh bien, avec un tel homme, il est possible de se marier. Mais qu'il n'y mêle pas de sentiment lorsqu'il y aura des choses à faire. Le travail d'abord.

TITUS : Comme tu voudras, mon amour.

MANKA : Le Salon de Londres devint alors le travail, la laboratoire et leur premier foyer.

HELENA. R : Après tout, s'il m'aimait pour mon argent, qu'il m'aide au moins dans mon affaire.

TITUS ENTRE, UN PEU IVRE.

HELENA : Titus, où étais-tu ?

TITUS : Au casino.

HELENA : Je t'ai cherché, et tu n'y étais pas.

TITUS : J'étais sorti faire une promenade.

HELENA : C'est notre lune de miel, Titus.

TITUS : Et nous la passons formidablement bien, mon amour.

HELENA : "Tu" la passes formidablement bien.

TITUS : De quoi tu veux parler ?

HELENA : De tes promenades avec la Comtesse.

TITUS : Qui t'a dit cela ?

HELENA : De tes flirts avec Madame Theranas.

TITUS : Moi, avec une dame ?

HELENA : Et il n'y a même pas quinze jours que nous sommes mariés !

TITUS : Helena, il faut que tu te mettes dans la tête que tout est relations publiques. Je le fais pour ton affaire. Tout est pour toi.

HELENA (en sortant.) : Eh bien, mille fois merci.

HELENA. R : J'éprouvais rage, haine, peur et honte. Je ne m'étais pas sentie dans cet état depuis que papa et maman m'avaient traitée de "sale paysanne maladroite de Cracovie".

UNE PAUSE. HELENA ESSUIE UNE LARME.

J'ai décidé alors que tout ce qui concernait l'amour n'était pas pour moi, mais pour une autre sorte de femmes. Je sentais, dans mon for intérieur, que je serais toujours la paysanne juive luttant à mort contre la femme du XX ième siècle.

HELENA, DÉCIDÉE, FUIT TITUS. IL LA CHERCHE, MAIS ELLE LE REPOUSSE. HELENA VA VERS MANKA. TITUS DISPARAÎT.

MANKA : Après tout ce qu'il t'a fait, comment as-tu pu lui pardonner?

HELENA : Ma chère sœur, si on ne croit pas en l'amour, on ne croit pas en la tromperie. Que Titus travaille et se laisse exploiter par moi, me suffit. Son infidélité lui coûte cher. Et tant qu'il vend, qu'est-ce que cela peut me faire ? L'affaire se développe, c'est ce qui compte. J'ai besoin de toi ici, avec moi ! Et pas seulement toi, mais aussi Regina et Ceska ! Toutes mes soeurs !

MANKA (surprise) : Toutes ? Toutes les trois ?

HELENA : Je ne vous engage pas comme employées, vous aurez la responsabilité de mes Salons. Avec le pouvoir et l'argent, vous pourrez vous marier dans moins de six mois. Vous venez à Londres et à Paris où vous aurez un revenu de millionnaires, ou bien vous restez à Cracovie à vous occuper des poules, en attendant qu'un pêcheur rustre vous conduise à l'autel ? Que préférez-vous ?

MANKA (très contente.) : Bien sûr ! Nous irons toutes avec toi !

ELLE CRIE.

Maman ! Nous partons toutes vivre avec Helena !

HELENA. R : Évidemment, il s'agissait d'une petite vengeance. Enlever leurs filles à papa et à maman. Après tout, ils m'avaient bien laissée orpheline. Rendre les coups, c'est toujours sain. Cela évite de se salir la peau, c'est un excellent traitement contre les rides. Le mépris, ma chère, a ceci de merveilleux, il emprunte deux voies, l'aller et le retour. Et j'ai dit à Manka... "J'ai acheté la Maison de Beauté Valaze de Paris. Et à partir d'aujourd'hui, on lira sur toutes les étiquettes: Londres-Sydney-Paris." Cette Idée, jusqu'au jour d'aujourd'hui, même les moins chanceuses l'ont copiée.

TITUS ENTRE, EN COMPAGNIE DE DEUX FEMMES.

TITUS : On est au début de l'année 1912. La maison Helena Rubinstein de Paris offre ce qu'il y a de mieux à son exquise clientèle ! "Essayez "Valaze Pasteurisé", le nouveau traitement tonique pour la peau. Un peu plus cher, mais tellement plus efficace !"

HELENA (face à Titus et ses amies): Titus, tu es encore allé faire la bombe ?

TITUS : Quelques amis m'ont emmené au Théâtre du Châtelet. Allez,

venez ! Je te les présente. Monsieur Cocteau, un grand écrivain talentueux... et qui doit se trouver par là. Mademoiselle Colette, la lesbienne la plus renommée de Paris.

HELENA : Je vous félicite, mademoiselle.

TITUS : Monsieur Nijinsky, formidable danseur qui a débuté aujourd'hui même dans ce théâtre et qui, dans l'immédiat, est aux toilettes... Et le jeune Marcel Proust, qui est là-bas. C'est un écrivain juif en herbe.

HELENA : Écrivain juif, quelle nouveauté ! Il en manquait un ! En outre, ce Proust a l'avantage de sentir les boulettes de viande. Qu'est-ce qu'écrit ce jeune homme ?

TITUS : "À la recherche du temps perdu."

HELENA : Ce sera un échec. Le titre est trop long.

TITUS : Laisse-le, tu vois bien qu'il est très sensible.

II LUI PRÉSENTE LA PLUS JEUNE.

Et cette petite merveille, cette jeune séductrice aux idées nouvelles s'appelle Coco.

HELENA : C'est un véritable épouvantail. Ils sont tous horribles. On dirait un cirque de monstres.

EN SORTANT.

S'ils doivent rester ici toute la nuit, qu'au moins ils ne m'empêchent pas de dormir. Et qu'ils ne cassent rien.

TITUS : Bonne nuit, mon trésor.

HELENA : Cette femme... tu as dit qu'elle s'appelait... ?

TITUS : Coco. Coco Chanel.

HELENA : On dirait une "meshuggeneh".

TITUS : Grand Dieu ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

HELENA : Tu as déjà oublié le yiddish ? Cette Coco Chanel a l'air d'être complètement givrée.

TITUS (il rit, et appelle) : Chanel ! Veux-tu savoir ce qu'Helena a dit de toi ?

HELENA (face à Coco Chanel) : Rien, je n'ai rien dit. Pures inventions de Titus.

ELLE LA SENT.

Vous sentez très bon. Vous mettez un parfum ?

COCO : Oui, un parfum que j'ai créé.

HELENA : Vous créez des parfums ? Très intéressant.

ELLE LA PREND PAR LE BRAS.

Laissons ces fous boire leurs alcools, et allons prendre un thé. Vous prenez du thé,

mademoiselle Coco ? Coco, quel genre de prénom est-ce ? Vous êtes française, lesbienne, monarchiste... ?

COLETTE S'APPROCHE D'HELENA ET DE COCO. TOUTES TROIS PRENNENT UN THÉ ET PARLENT SANS ARRÊT.

HELENA. R. : De tous les animaux du "zoo Titus", je ne suis devenue amie qu'avec Colette la lesbienne et Chanel la parfumée.

ELLES RIENT TOUTES LES TROIS.

Chanel la parfumée parlait d'arômes. Ses parfums étaient vraiment remarquables. Ils commençaient à très bien se vendre. Et c'est alors que nous est venue l'idée...

LES HOMMES RÉCITENT DES POÈMES ET DISPARAISSENT.

COCO : Et si les crèmes, en plus d'être merveilleuses pour la peau, étaient parfumées ?

HELENA. R (elle s'adresse au public) : Ça n'était qu'une phrase. Mais grâce à cette phrase, j'ai changé le monde des cosmétiques.

COLETTE : Ce fut le progrès le plus important dans l'histoire des crèmes.

HELENA : Cela coupait définitivement notre lien avec les hôpitaux.

COCO : Si cela embaume, cela ne sent pas le médicament.

HELENA : Et dans la tête des clientes se créera un doute. Est-ce curatif ou seulement bon pour la peau ?

COCO : Comment est-ce que tu vas t'y prendre ?

HELENA : En ciblant ce qu'une femme désire avant tout.

COLETTE : Qui n'est pas se guérir...

HELENA : ... mais d'être séduisante.

COCO : Et de sentir bon.

HELENA : "Valaze" sentira merveilleusement bon.

COLETTE : Les femmes pourront l'emporter dans leur sac à main.

COCO : L'avoir dans leur nécessaire de toilette.

HELENA. R. : Chanel était folle, et heureusement. Car vois comme cela lui a réussi. Même si, après le Numéro 5, je n'ai rien essayé d'autre venant d'elle.

COLETTE PREND HELENA DANS SES BRAS. COCO FUME.

Mon second triomphe, je le dois à Colette.

COCO : Colette est très connue dans la société parisienne. Elle monnaye ses contacts. Si tu veux connaître quelqu'un, elle te le présente.

COLETTE : Bien que ma fortune vienne d'ailleurs.

COCO : Colette gère des cabarets consacrés à...

COLETTE : ... à l'art lesbien. Et dans de petits Salons, on fait des massages spéciaux.

HELENA : Des massages ? Les massages sont très courants.

COCO : Helena, ce ne sont pas des massages ordinaires.

COLETTE : Nous y ajoutons quelques "extras".

HELENA : Pendant le massage, il était parfaitement licite...

COCO : ... et très respectable...

COLETTE : ... de donner aux femmes quelques coups légers... ici...

COCO : ... dans leur partie secrète.

COLETTE : Une ... "Thérapie de massage génital."

HELENA : Allons ! Allons allons allons !

COLETTE : Combinés avec un appareil comme celui-ci...

ELLE SORT LE PREMIER VIBRO-MASSEUR.

... qui vibre... et fait en sorte que les vagins très secs aient un ...

COCO : ... rafraîchissement naturel.

HELENA : Un rafraîchissement naturel !

COLETTE : Et, entre femmes, le massage est plus enrichissant.

COCO : Ces massages sont formidables car ils libèrent des fluides qui humidifient "cette partie" et ils sont merveilleux contre, par exemple...

COLETTE : ... l'hystérie. Avec le massage constant et prolongé de cet instrument qui vibre et les mains des masseuses, on arrive à atteindre un état délicieux qui guérit de tous les problèmes dont souffre la femme d'aujourd'hui.

COCO : Nous sortons des massages de Colette satisfaites, plus belles et moins hystériques.

HELENA. R. : Et moi, toujours en quête d'une bonne affaire, j'ai introduit les massages avec vibromasseurs dans les Salons Dorés de Paris.

Des crèmes parfumées, des massages spéciaux, le vibro-masseur... Un soir, j'ai fait mes comptes, et je me suis presque évanouie.

ELLE RIT.

Je me suis dit qu'il n'y avait pas au monde une femme plus riche que moi...

LA SCÈNE S'OBSCURCIT ET APPARAÎT LA JOURNALISTE. ON ENTEND DES COUPS DE FEU.

Puis la guerre est arrivée.

JOURNALISTE : La guerre des tranchées de 1914 ?

HELENA. R : Ne soyez pas stupide ! Cette guerre-là ne m'intéressait pas. Je veux parler de la guerre avec "l'autre".

JOURNALISTE : Elizabeth Arden ?

HELENA. R (elle crie, furieuse): Une guerre que j'allais lui mener et que j'allais gagner à New York ! En avant ! Sus à l'ennemie !

IMAGE DE NEW YORK, 1914.

4

LE SALON RUBINSTEIN DE PARIS EST ÉCLAIRÉ.
ELIZABETH, À DROITE DE LA SCÈNE.

ELIZABETH. A : Écrivez. Comme New-York avait du retard, je suis partie faire un voyage d'études. Et, bien sûr, je suis allée à Paris.

JOURNALISTE : Pour la rencontrer, elle ?

ELIZABETH. A : Non. Ne soyez pas stupide ! Pas pour la rencontrer, elle, mais voir ce qu'elle faisait. Il ne m'a fallu aucun effort pour connaître cette paysanne.

ELIZABETH ENTRE DANS LE SALON RUBINSTEIN, ET
RENCONTRE CESKA.

ELIZABETH : Vous êtes Helena Rubinstein ?

CESKA : Non, je suis Ceska, sa sœur. Helena ne va pas tarder. Vous êtes américaine ?

ELIZABETH : Cela se voit à ma tenue vestimentaire ?

CESKA : Non, c'est parce que vous parlez anglais. À Paris, nous parlons tous français.

ELLE FAIT DEMI-TOUR ET SORT.

ELIZABETH. A : Paris est le berceau de l'avant-garde mondiale, mais ces parisiennes ont une éducation d'ânesse.

JOURNALISTE: Mais elle, c'était Ceska, sa sœur. Elle était polonaise.

ELIZABETH. A : Pour moi, elles étaient toutes françaises. Être polonaise ne signifiait rien. C'était comme... être une plante ou un pot ou une tasse. "Salut, je suis une tasse". "Bien, je vous félicite". Et alors ? Une tasse est une tasse, et parfois même moins que cela.

JOURNALISTE : J'écris ? Ou je coupe ?

ELIZABETH. A : Faites comme vous voudrez. L'important, pour cette interview, ce ne sont pas les polonaises, les françaises ou les tasses, mais cette haine entre nous, ce mépris... Le mien pour cette femme a commencé ce jour-là.

JOURNALISTE : Qu'est-ce qu'elle vous avait fait ?

ELIZABETH. A : Rien. Rien de personnel. C'était son... son arrogance. Vous savez, les juifs, ils sont comme ça, un peu arrogants. Ils se prennent pour ce qu'il y a de mieux. Et en cela, elle était très juive. Dans la presse, partout, elle se proclamait...

JOURNALISTE (elle lit une étiquette.) : ... “La reine universelle de la beauté”.

ELIZABETH. A : Je détestais cela. Qu'est-ce qu'elle en savait ? Que connaissait-elle du monde ? Ce n'est pas parce qu'elle avait des Salons à...

JOURNALISTE (elle lit une étiquette.) : Sydney, Londres et Paris.

ELIZABETH. A : C'est ce que cette espèce d'arrogante mettait sur les étiquettes. Non, je ne l'ai pas vue, je n'ai pas parlé avec elle, mais elle ne me plaisait pas, c'est tout. Et puis, son Salon doré, ses décorations décadentes. La journée commençait mal. Je n'arrêtais pas de me dire... : "N'oublie pas qu'elle est plus vieille que toi, qu'elle a commencé la première, qu'elle a un avantage sur toi ! Elle a plus vécu, elle a un texte plus long à dire que toi, elle connaît des artistes. Mais n'oublie pas non plus que tu vas la rattraper. Que tu ne passeras pas inaperçue. Que tu seras beaucoup plus que ce que tu es maintenant. Tu es ici, dans son Salon, et cette femme ne sait pas que c'est toi qui lui enlèveras sa couronne !

JOURNALISTE : Mademoiselle Arden, lorsque vous êtes allée au Salon d'Helena, avez-vous testé ses fameux massages spéciaux ?

ELIZABETH. A : Oui, et ça m'a plu. Très scientifique ! Ce massage, qui avait beaucoup de succès en Europe, n'en aurait jamais aux États Unis. Les femmes ici, on le sait, ne sont pas hystériques comme les Européennes.

ELIZABETH PREND UN SAC DE CRÈMES QU'ELLE PAIE ET ENTRE DANS UN ESPACE FERMÉ: SA CHAMBRE D'HÔTEL.

ELIZABETH. A : J'ai acheté un échantillon de tous ses produits. Puis, j'ai passé cinq jours à les analyser, dans ma chambre d'hôtel. Il fallait bien admettre que ces crèmes sentaient meilleures que les miennes. Qu'elles maintenaient une température agréable... Finalement, ces crèmes, cela ne faisait aucun doute, étaient les meilleures. Mais il me fallait les améliorer.

JOURNALISTE : Mademoiselle Arden, seule dans votre chambre d'hôtel, entourée des produits de Madame Rubinstein, qu'avez-vous ressenti ?

ELIZABETH. A : J'étais émerveillée. Quelle pouvait bien être sa formule ? Un bon chimiste seul n'aurait pas pu la découvrir. C'était clair. Que pouvais-je ajouter ? Mais j'ai découvert le point faible: ses crèmes étaient pâteuses.

Et ça, je savais comment le corriger ! Les crèmes cicatrisantes sont légères. Yes !

Et ma carrière a commencé alors. Cette nuit-là, je me suis dit... "Tu seras meilleure

qu'elle !"

J'en étais certaine. Savez-vous ce qu'on éprouve lorsqu'on découvre qu'on est meilleure que la meilleure ? D'abord, on a peur, on voit le chemin à suivre pour pouvoir construire sa vie, une vie meilleure, un produit meilleur, pour être la meilleure. Et on se dit... "Celle-ci, c'est moi, et je suis la nouvelle. Dans cette chambre d'hôtel, je suis "l'autre". "

Ce soir-là, ma vie a commencé. Pas comme un pâle reflet de la sienne, mais une vie meilleure que la sienne. Notre vie, notre vie à toutes les deux. Elle ne pouvait pas savoir que ce soir-là, dans un petit hôtel parisien, sa concurrente était née. Celle qui lui rendrait la vie impossible et excusez mon immodestie, qui la ferait combattre pour être meilleure que ce qu'elle aurait été sans moi. Sans Elizabeth Arden de New York, la campagnarde Helena Rubinstein de Paris en serait restée à sa crème parfumée, mais pâteuse.

LA PARTIE DROITE DE LA SCÈNE RESTE ÉCLAIRÉE.

JOURNALISTE : Alors, vous êtes retournée à New York. Et vous avez présenté officiellement...

S'ÉCLAIRE SON PANNEAU: "ARDENA". LEWIS ENTRE.

ELIZABETH : "Venezian Cream" ! Crème vénitienne composée, de manière exclusive, à partir d'une formule secrète importée d'Europe, par le Salon Elizabeth Arden !

JOURNALISTE : Et vous êtes devenue la femme la plus riche des États Unis.

SALON ARDEN, AVEC SA PETITE PORTE ROUGE.

ELIZABETH. A : L'affaire se développait. Elizabeth Arden suivait le chemin des grandes familles. Les riches achetaient mes produits et recevait le meilleur du meilleur. Les hommes m'adoraient, surtout les banquiers. Ils m'ont accordé tous les prêts que j'ai demandés. J'ai payé toutes mes dettes. Et je suis devenue millionnaire. Les politiques s'agenouillaient devant moi pour que leurs femmes puissent franchir ma porte rouge, et trouver le plaisir d'être "quelqu'un", "quelqu'un de spécial". Le monde, alors, présentait un certain ordre...

LA SCÈNE S'OBSCURCIT, ON ENTEND LE BRUIT DE MARCHES MILITAIRES. HELENA APPARAÎT.

... jusqu'à l'arrivée de la guerre. Cette femme est venue à New York.

HELENA. R (elle crie, comme un animal): La guerre que j'allais lui livrer...

ELIZABETH. A : Une guerre que je devais gagner à New York !

ELLES SE RETROUVENT TOUTES LES DEUX DANS LA PARTIE
DU PLATEAU OÙ HELENA AVAIT TERMINÉ LA SCÈNE

PRÉCÉDENTE. LE RESTE DE LA SCÈNE S'OBSCURCIT. ENTRE LES DEUX, LA JOURNALISTE EST ATERRÉE.

ELIZABETH : Pourquoi n'es-tu pas restée à Londres ?

HELENA : Pourquoi as-tu copié ma formule ?

ELIZABETH : Pourquoi as-tu envahi ma vie ?

HELENA : Pourquoi as-tu mitraillé mes réussites ?

ELIZABETH : Je t'attends, avec mon canon.

HELENA : Je débarque chez toi avec une mitrailleuse.

ELIZABETH : Prépare-toi à être entourée de tranchées.

HELENA : J'arrive avec ma baïonnette.

ELIZABETH : Bienvenue à coups de canons.

HELENA : Je conquiers par un lancé de grenades.

ELIZABETH : Je suis la guerre.

HELENA : Et moi, la pire de toutes les destructrices.

ELIZABETH : Te détruire donnera du sens à ma vie.

HELENA : T'anéantir sera une leçon pour moi.

ELIZABETH : Ce sera une guerre à mort.

HELENA : Entre “l'autre”.

ELIZABETH : Et "cette femme-là”.

HELENA : Entre elle.

ELIZABETH : Et moi.

HELENA : Crème pourrie.

ELIZABETH : Crème pâteuse.

HELENA : Que la meilleure gagne.

ELIZABETH : Que la gagnante triomphe.

HELENA : Pourquoi tu ne te rends pas ?

ELIZABETH : Pourquoi tu ne meurs pas ?

LA JOURNALISTE NE SUPPORTE PLUS, ELLE PLEURE ET SORT.

TOUTES DEUX (elles s'adressent au public.) : L'interview se termine ici. Adieu.

NOIR

ON ENTEND À NOUVEAU LA MITRAILLEUSE. AU LOIN, UNE FEMME CHANTE, AVEC DOULEUR.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

DEUXIÈME PARTIE

La réunion

1

LES TIRS DE MITRAILLEUSE SE MÊLENT À DES IMAGES DE LA PREMIÈRE GUERRE MONDIALE. PUIS, BRUSQUEMENT, SILENCE ET OBSCURITÉ. ELLES SONT TOUTES DEUX EN FAUTEUILS ROULANTS. UN FAISCEAU DE LUMIÈRE ÉCLAIRE AUTANT HELENA. R QU' ELIZABETH. A.

HELENA. R : Après tout ce qui s'est passé, je crois qu'est arrivé le moment d'être un peu plus prudent.

ELIZABETH. A : Et de songer sérieusement à ce qu'il adviendrait, si quelque chose de plus sérieux m'arrivait.

HELENA. R : De plus sérieux que cette phlébite.

ELIZABETH. A : Parfois je me demande si l'un de vous réalise combien notre affaire est complexe et difficile.

HELENA. R : C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité que nous nous réunissions ici.

MANKA ET CESKA SONT ÉCLAIRÉES DANS LA PARTIE RUBINSTEIN, DORÉE.

ELIZABETH. A : C'est la raison pour laquelle j'ai souhaité cette réunion.

LUMIÈRE SUR BETTY ET SON ASSISTANT, DANS LA PARTIE ARDEN, ROSE, PORTE ROUGE.

HELENA. R : Avant l'arrivée, dans un petit moment, d'une journaliste qui vient faire un reportage, j'aimerais connaître vos impressions et...

ELIZABETH. A : Je vous demande d'écrire sur ce papier ce que vous pensez de moi, ensuite je le donnerai à la journaliste et... Après tout, j'ai 79 ans.

HELENA. R : Et moi, déjà 89.

MANKA : Madame, vous en paraissez soixante.

VIRGINIA : Mademoiselle, vous êtes encore très jeune.

MANKA : Madame, vous allez vivre encore 20 ans.

VIRGINIA : Mademoiselle, vous faites des envieux.

HELENA. R : J'ai dit que j'avais la jambe enflée, pas l'ego.

ELIZABETH. A : Ni le cerveau.

HELENA. R : Ne me traitez pas comme une enfant.

ELIZABETH. A : J'ai 79 ans !

HELENA. R : Et je me vois vieille.

ELIZABETH. A : Mais elle...

HELENA. R : ... elle se voit pire que moi.

ELIZABETH. A : Sauvage.

HELENA. R : Et ridée.

ELIZABETH. A et HELENA. R : Comme une sorcière !

ELIZABETH. A : Allons, écrivez ici...

HELENA. R : ... ce que vous avez à dire...

ELIZABETH. A : ... sur Mademoiselle Elizabeth Arden...

HELENA. R : ... et sur Madame Helena Rubinstein.

ELIZABETH. A et HELENA. R (elles crient.) : Allez, écrivez !

HELENA VA À GAUCHE DE LA SCÈNE ET ELIZABETH À DROITE. APPARAÎT UNE PANCARTE:

NEW YORK, 1914-1917.

ELIZABETH (elle s'adresse à ses employées qui lisent la presse.) : Je vous rappelle que nous sommes en guerre !

VIRGINIA : C'est ce que nous lisons, Mademoiselle. Nous sommes en guerre !

ELIZABETH : Non ! Je veux parler de la guerre contre "l'autre" ! J'aimerais savoir comment vous comptez venir à bout de l'ennemie quand votre générale ne sera plus

là pour vous dire ce que vous devez faire !

LEWIS : Vous partez ?

VIRGINIA : Vous retournez au Canada ?

LEWIS : Vous allez faire la guerre des tranchées ?

ELIZABETH : Grand Dieu ! Ceux qui m'entourent ne sortent pas leurs griffes ? La véritable pauvreté, c'est le manque total de passion. Je pars en voyage dans tous les états des États-Unis. Nous allons ouvrir des Salons Arden à San Francisco et à Chicago. L'Europe est en train de se mettre en pièces et tout l'argent est ici. Pendant mon absence de New York, j'espère que vous saurez gérer l'affaire d'une manière responsable.

DE L'AUTRE CÔTÉ, HELENA.

HELENA : Nous allons ouvrir le premier Salon de New York. J'ai vu l'endroit. C'est au 15 de la 49 ième rue. Ce sera le plus grand événement consacré à la beauté que cette ville aura connu !

MANKA : Mais près de cette rue, se trouve "l'autre"...

HELENA : Quelle "autre"?

TITUS : La Arden.

HELENA : Justement ! Mon plan est simple: la virer du marché. C'est tout. Une canadienne illettrée ne peut avoir le succès qu'elle a dans cette ville. Nous, nous venons d'Europe, là où tout a été inventé. Nous ne demanderons pas l'autorisation, nous la pousserons simplement à la mer. Qu'elle aille ailleurs !

MANKA : Mon Dieu !

TITUS : Vraiment, nous allons vraiment faire ça ?

MANKA : Moi, ça me fait un peu peur.

TITUS : Ce ne sera pas un délit ?

HELENA : Vous m'exaspérez. Ce ne sont pas ces gens, ni leur langue, ni l'avenir vue dans les yeux de ces Yankees, qui font peur. Ce sont des gens comme vous, passifs et indolents. Mais c'est aussi de parasites tels que vous que je reçois ma force. Je me sens déjà mieux. Prête pour la guerre ! Tous contre cette femme !

ELLE CRIE.

New York ! Je suis arrivée ! "Valaze" est arrivé ! Vanité ! C'est toi qui défends mes tranchées !

BROUHAHA DU CÔTÉ ARDEN.

LEWIS : Mademoiselle Arden, a débarqué du "Lusitania" il y a deux semaines. Et

d'après nos sources, Madame Rubinstein a prévu d'ouvrir un Salon ici même !

ELIZABETH : Eh bien, qu'elle vende ses crèmes au lait caillé aux infirmières et aux prostituées. Ici, c'est moi qui dirige le marché.

VIRGINIA : Elle a dit à la presse que...

HELENA (debout sur une chaise) : ... le Traitement de la Beauté le plus célèbre au monde est arrivé dans cette ville !

ELIZABETH : Quelle arrogante, cette paysanne !

LEWIS : Comme si vous n'existiez pas.

ELIZABETH : Eh bien, elle va apprendre que j'existe !

TENSION DANS LA PARTIE RUBINSTEIN.

MANKA : Madame, mauvaises nouvelles: Elizabeth Arden vient d'acheter un immeuble entier à quelques blocks de notre Salon.

HELENA : Titus ! Achète les deux immeubles qui se trouvent à côté du Salon Arden. Et je veux une pleine page dans le Times: “Helena Rubinstein, les meilleurs produits de beauté du monde enfin à New York”.

TENSION DANS LA PARTIE RUBINSTEIN.

ELIZABETH : Ah, oui ? Je veux une page et demie: "Elizabeth Arden et sa Venezan cream : sans concurrence dans le domaine de la Beauté !"

HELENA (elle lit le journal) : Je veux deux pages: “Après Paris, Londres, et Sydney, "Valaze" conquiert New York sans aucune résistance”.

ELIZABETH : C'est ce que voudrait cette maudite villageoise.

ELLE CRIE.

Deux pages et demie, couverture et quatrième de couverture: “Elizabeth Arden, la créatrice la plus importante des soins de beauté.”

HELENA : Toi, l'analphabète, tu veux donner des leçons à ta maîtresse !

ELLE CRIE.

Un supplément de huit pages dans le journal. Avec ma photo ! “Helena Rubinstein, la spécialiste incontestée en soins de beauté !

ELIZABETH : Fermière "envahisseuse".

ELLE CRIE.

Revue jointe au Times et à tous les journaux de la ville ! “Ce qu'il y a de mieux pour le teint !"

HELENA : Supplément dans tous les journaux du pays: “Ce qu'il y a de mieux pour les peaux sèche, grasses et normales”.

ELIZABETH : Sèches, grasses et normales ? Cette paysanne polonaise ne sait pas de quoi elle parle !

HELENA : Le teint ? Cette canadienne ignare ne sait pas de quoi elle parle !

ELIZABETH : Lewis ! Augmente le budget de la communication !

HELENA : Titus ! Mets tous nos bénéfices dans la publicité !

ELIZABETH : Lewis ! Investis davantage dans la promotion !

HELENA : Titus ! Toutes mes économies dans les panneaux publicitaires et les tracts.

ELLE CRIE À ELIZABETH

"Valaze" pour faire revivre votre regard !

ELIZABETH : "Ardena Orange" pour une peau resplendissante !

HELENA : "Georgina Lactee": Essence Rajeunissante et Fortifiante pour les muscles.

ELIZABETH : "Essence Rajeunissante" ? D'où sort-elle tous ces mots? Eh bien, puisqu'il faut inventer, inventons ...

ELLE CRIE.

Un cadeau des dieux : "Lily", l'eau qui nettoie.

HELENA : L'eau qui nettoie ? Cette femme est une sorcière.

ELLE CRIE.

"Valaze New York régénère les cellules de la peau".

ELIZABETH : Les cellules de la peau !

ELLE DONNE UNE GIFLE À SON ASSISTANTE.

Je t'ai dit que ça n'était pas une bonne phrase.

ELLE CRIE.

"Ardena: Crème Blanchissante".

HELENA : "Valaze Réparatrice": unique lotion contre les rides !

ELIZABETH : "Ardena Cream": unique traitement antirides !

HELENA : "Valaze", le premier et l'unique !

ELIZABETH : "Ardena", la meilleure et sans égale !

HELENA : Méfiez-vous des imitations !

ELIZABETH : Ne souffrez pas qu'on vous vende des produits dangereux !

HELENA : L'original, là est la qualité !

ELIZABETH : L'étranger, là est la déficience !

HELENA : Sale vipère !

ELIZABETH : Sois maudite !

HELENA : Sorcière !

ELIZABETH : Démon !

SARCASTIQUES, ELLES S'ADRESSENT AU PUBLIC.

HELENA. R : Après tout, ces phrases...

ELIZABETH. A : ... que tout le monde utilise aujourd'hui...

HELENA. R : c'est moi qui les ai inventées.

ELIZABETH. A : Et moi.

HELENA. R : La première publiciste professionnelle au monde.

ELIZABETH. A : La meilleure publiciste de la planète.

HELENA. R : Et... le Rouge à lèvres Helena Rubinstein : Paris-Londres-New York !

PAUSE. DU CÔTÉ ARDEN, ON EST DÉSORIENTÉ.

VIRGINIA : Du rouge à lèvres ?

LEWIS : Qu'est-ce que c'est ?

ELIZABETH : Du rouge à lèvres ? Répugnant ! Les New-Yorkaises ne se peindront jamais les lèvres comme ces indigènes africaines que cette juive polonaise hystérique aime tant ! Inutile de perdre son temps. Ça ne plaira jamais !

LEWIS S'APPROCHE D'ELIZABETH ET LUI DONNE UN TUBE DE ROUGE À LÈVRES.

LEWIS : Les ventes de rouge à lèvres représentent maintenant 20% du marché Rubinstein.

ELIZABETH (elle est sur le point de frapper Lewis, mais elle se retient) : Très bien, nous allons préparer un rouge à lèvres Elizabeth Arden. Et il sera le meilleur.

LEWIS : D'où allons-nous le sortir ?

ELIZABETH : Comment ça, imbécile, d'où allons-nous le sortir ? Trouve des gens de la juive qui veulent travailler avec moi pour qu'ils nous disent comment on

le fabrique !

VIRGINIA : Le voudront-ils ?

ELIZABETH : Je ne parle pas de vouloir, je parle d'acheter !

LEWIS VA DU CÔTÉ RUBINSTEIN, ACHÈTE LA FORMULE, ET L'APPORTE DU CÔTÉ ARDEN.

MANKA : Madame ! Mademoiselle Arden a engagé du personnel qui travaillait avec nous à Paris !

HELENA : Titus ! Paie une de tes putes pour qu'elle déclare que les crèmes Arden lui ont fait des trous dans la peau, qu'elles provoquent des boutons, des taches de rousseur, le vieillissement et des accès de colère.

ELIZABETH : Ne t'avise pas de le faire !

HELENA : Apprends, ma chère, apprend.

ELIZABETH : Les choses sont ainsi ?

HELENA : C'est ainsi qu'elles seront.

ELIZABETH : Alors, prépare-toi.

HELENA : Et toi, en position.

ELIZABETH et HELENA (ensemble) : Ce qui t'attend, c'est la guerre !

DES FEMMES PARLENT EN MÊME TEMPS. ELLES SE PLAIGNENT DE LA CRÈME DE L'AUTRE. CERTAINES AFFIRMENT QU'ELLES ONT ÉTÉ DÉFIGURÉES, D'AUTRES QU'ELLES SONT SUR LE PONT DE MOURIR. HELENA. R. ET ELIZABETH. A. SE JOIGNENT À LA LUTTE. LES CRIS SE CONFONDENT AVEC LE BRUIT DES MITRAILLEUSES. SUR UN ÉCRAN, UNE BOMBE ÉCLATE. LA GUERRE SE TERMINE. LE CÔTÉ ARDEN DEVIENT FLOU. TITUS ET MÓNICA PARLENT AVEC MANKA.

TITUS : Helena a changé, Manka. Surtout son état d'esprit. À Paris, elle était insupportable. Ici, avec sa guerre, elle est intolérable !

HELENA : Et lui, Manka, n'aide pas beaucoup. À Paris, il passait son temps dans des bars avec des écrivains de pacotille. Ici, ils fréquentent les pires qui soient.

TITUS : J'ai voulu lui présenter Eugène O'Neill, Man Ray, Djuna Barnes... et tu sais ce qu'elle m'a dit ?

HELENA : Ça n'est qu'une bande d'ivrognes, d'homosexuels et de putes !

TITUS : J'ai aussi voulu lui présenter le seul auteur de théâtre, O'Neill.

À HELENA.

Mais ce sont les amis des familles les plus importantes de la ville ! O’Neill, par exemple, m'a donné une invitation pour que nous allions chez les Vanderbilt.

HELENA : Les Vanderbilt ? Ce ne sont pas les meilleurs amis de cette rate canadienne ?

TITUS : C'est ce que j'ai compris.

HELENA CHANGE D'HUMEUR. ELLE VA VERS LUI, L'EMBRASSE, PREND L'INVITATION.

HELENA : Parfois, toi et tes amis, vous pouvez servir à quelque chose ! Remercie Monsieur O’Neil. Quel est son prénom ? Ah, Eugène ! Très bien. Irlandais, c'est certain, et ivrogne, c'est plus que certain. Remercie-le. Qu'est-ce qu'il fait ? Du théâtre ? Un métier sans avenir. Dis-lui que s'il veut faire un succès, qu'il écrive sur moi. Il gagnera les prix les plus prestigieux. Et dis-lui aussi de venir me voir. Crois-tu que Monsieur O’Neil aime le thé ?

TITUS FAIT LA MOUE.

Nous y mettrons de la liqueur.

TITUS FAIT LA MOUE.

Beaucoup ?

TITUS FAIT LA MOUE.

Assez ?

TITUS FAIT LA MOUE.

Du Whisky et pas de thé ?

TITUS ACQUIESCE.

Très bien, c'est chose faite !

HELENA EMBRASSE L'INVITATION.

DANS LA PARTIE ARDEN, ELIZABETH LANCE DES OBJETS.

ELIZABETH (furieuse.) : Comment se fait-il que les Vanderbilt l'aient invitée à leur réception ? Comment ont-ils pu me faire ça ?

MÓNICA : Son mari, Titus, est ami d'artistes et...

ELIZABETH : Un mari ! Voilà ce qu'elle a et que je n'ai pas. Un mari !

ELLE REGARDE FIXEMENT LEWIS.

Un mari pour les réceptions et les contacts. L'utilité du mari, ça vient de Paris. Le mari dans la poche, et le mari qui remplit les poches. C'est pour ça que cette jument polonaise réussit dans cette ville et qu'on l'invite déjà. Parce qu'elle a un mari ! Fou, homosexuel, opiomane, ami de putes et d'artistes de la pire espèce. Mais c'est un mari ! Ainsi est cette ville. Et moi aussi.

LEWIS : Que voulez-vous dire, Elizabeth ?

CÔTÉ HELENA.

TITUS : Mademoiselle Arden se marie en novembre !

HELENA : Elle se marie ? Allons, elle a enfin marqué un point.

TITUS : C'est une pique contre moi ?

HELENA : Titus, tu sais bien que se marier n'est pas un avantage. Mariée avec toi, je me suis battue contre cette femme et la partie n'était pas égale. Maintenant, c'est à son tour de savoir ce que c'est que d'avoir un poids sur le dos. Ah, ah ! Cette canadienne rustaude va finir par peindre ses portes en noir !

TITUS : Tu veux dire que si je n'étais pas là, ce serait mieux pour toi?

HELENA : Bien mieux ! C'est une offre que tu me fais ?

TITUS : Helena !

HELENA : Tu pourrais vivre avec ton amie, l'australienne. Comment s'appelle-t-elle déjà ?

TITUS : Moi, jamais...!

HELENA : Cette scène n'est pas nécessaire, cher Titus. Les affaires sont les affaires. Et le mieux pour moi et pour l'entreprise, c'est qu'on se sépare.

TITUS : Mais, Helena... !

HELENA : Ne t'inquiète pas. On continuera à travailler ensemble.

TITUS : Je...

HELENA : Nous ne nous aimons plus, n'est-ce pas ?

TITUS : Moi, si.

HELENA : Moi, non. Et toi non plus, Titus. Nous avons deux fils, cette entreprise, une guerre à mener. Peut-être même deux guerres, qui sait ? Nous pouvons continuer à travailler ensemble, mais séparés.

MANKA ENTRE EN COURANT ET REMET UN JOURNAL À HELENA. ELLES S'ÉTREIGNENT DE BONHEUR.

HELENA : Nos valises ! Il faut faire nos valises !

LEWIS ENTRE EN COURANT, UN JOURNAL À LA MAIN. IL LE MONTRE À ELIZABETH.

LEWIS : Mon amour ! Ma femme !

ELIZABETH : Ne m'appelle pas ma femme, et encore moins mon amour. Il ne faut pas non plus exagérer. Que se passe-t-il ? Dis-moi que je suis en train de gagner

!

LEWIS : La guerre est finie.

ELIZABETH : Comment ça, elle est finie ?
Elle est heureuse.

La juive est morte ?

LEWIS : Je parle de la guerre en Europe.

ELIZABETH : Elle est finie ?

LEWIS : Oui. Et Madame Rubinstein retourne à Paris !

ELIZABETH : Merci mon Dieu ! À Paris ?

CÔTÉ HELENA.

HELENA (elle est euphorique et prête à partir) : Avec ce que nous avons fait ici, j'ouvrirai des Salons à Cannes, Monte Carlo, Rome, Berlin... La guerre est finie, et après tant de sang versé, tant de mutilations, les femmes voudront toutes redevenir belles. On achète beaucoup de francs avec des dollars. Nous partons pour l'Europe. Nous rentrons à la maison.

À Titus.

Tu viens ?

TITUS (vaincu.) : Bien sûr... Bien sûr que oui.

MANKA ENTRE AVEC UN AUTRE JOURNAL DANS LES MAINS.

HELENA : Encore une bonne nouvelle ? Ils me remboursent mes impôts ? La France me reçoit les bras ouverts ?

MANKA : Non, Madame. Mademoiselle Arden a annoncé qu'elle allait ouvrir un Salon à Paris !

HELENA : Quoi ? Quoi ? Très bien ! Maintenant, nous nous battons sur mon terrain. Mais, écoutez bien tous: à partir d'aujourd'hui, personne, personne...

ELIZABETH : Plus jamais personne !

HELENA : ... personne ne prononcera le nom de cette femme devant moi ! Je ne veux plus jamais l'entendre ! À partir d'aujourd'hui, elle sera “l'autre”.

ELIZABETH : À partir d'aujourd'hui, elle sera “cette femme-là”.

HELENA : Un point, c'est tout.

ELIZABETH : Point final.

ON ENTEND UN AIR DE JAZZ DES ANNÉES 20.

NOIR

2

ELIZABETH. A, DANS SON FAUTEUIL ROULANT. À CÔTÉ D'ELLE, LEWIS. DERRIÈRE ELLE, L'IMAGE D'UN CHEVAL.

ELIZABETH. A : Je voudrais profiter de cette réunion, avant l'arrivée de la journaliste, pour éclaircir un malentendu qui me poursuit depuis cette époque-là. Il concerne une rumeur, un ragot, ce qu'on a dit de moi.

Il se trouve, qu'à ce moment-là, une journaliste avait dit que j'adorais les chevaux, mais que les juifs me déplaisaient.

Évidemment, ça n'était pas vrai.

Je n'aimais pas "cette juive-là". Pendant quelque temps, je le reconnais, il m'est arrivé de penser qu'ils étaient tous comme elle. Mais ensuite, en les connaissant mieux, je me suis rendu compte que seule "cette femme-là" était détestable.

Par exemple, récemment, j'ai fait la connaissance d'un jeune chef d'orchestre, un certain Bernstein... Léonard ! Il m'a semblé très talentueux. En fait, ce jeune homme est un génie. Il m'a plu, et je l'ai aussi trouvé bien humainement. Et il était juif, bien qu'allemand. Quelqu'un m'a dit qu'il y avait une différence, Qu'est-ce que j'en sais, moi ?

Même si, il faut bien le dire, il y a des choses qui échappent à chacun d'entre nous, qui dépendent de notre culture, de la façon dont on a été élevé. Cela est indiscutable.

Autre exemple: "cette femme-là" vend un dollar un tube de rouge à lèvres. Elle vise les gens simples, et moi l'aristocratie. Nous sommes différentes, c'est évident, mais "offrir" ton travail aux autres montre un certain mépris pour ce que tu fais et pour toi-même. Et si tu te méprise , quel mal y a-t-il à ce que je te méprise moi aussi ?

De plus, à cette époque-là, parler de moi était à la mode.

J'étais le grand sujet de conversation, et pas seulement à cause de mon divorce d'avec Lewis. Lewis qui, de toute façon, ne servait à rien, excepté à avoir des maîtresses.

LEWIS ESSAIE DE LUI DIRE QUELQUE CHOSE, MAIS ELLE L'ARRÊTE.

Si au moins il avait tenu la comptabilité comme le faisait le mari de la juive ! Mais non, mon mari était inutile. Tout simplement, inutile.

Alors, je lui ai demandé de partir. Et il est parti sans rien. Il n'avait pas une seule action dans l'affaire, ici il n'était rien. Et il en souffrait. Pour le divorce, Lewis, a reçu... cent dollars.

Il s'est vexé, et a commencé à se répandre, à faire circuler des ragots, des histoires. Il a dit que j'étais frigide. Et la rumeur... la rumeur que j'étais lesbienne s'est, elle aussi, répandue.

LEWIS DISPARAÎT.

Est-ce que ne pas pouvoir aimer les hommes fait de vous une lesbienne ? Est-ce que ne pas aimer les juifs fait de vous une raciste ? Préférer les chevaux, est-ce si terrible ?

J'ai vu ma mère se battre pour nous élever pendant que mon père passait son temps à critiquer les repas qu'elle préparait, portant les vêtements qu'elle lui faisait, et tirant vanité des enfants qu'elle élevait pour lui.

N'était-il pas normal que je grandisse avec ce mépris des hommes ? Qui ne l'aurait pas eu ?

C'est vrai, j'adore les chevaux, mais je ne les préfère pas aux êtres humains. Je crois. Parce que: combien coûte un cheval ? Et les hommes, combien valent-ils ? Quel que soit le prix donné, on sait que pour un cheval, il sera toujours inférieur à sa valeur réelle. Personne ne vendrait un cheval un dollar. Mais, un homme ?

C'est ce que je pense. Un dollar pour un homme ? Et pour une juive, combien ? Combien pour une juive ?

ELIZABETH. A SE CONFOND AVEC L'IMAGE DU CHEVAL.

PANNEAU: ANNÉES 20.

HELENA ET CESKA SONT ÉCLAIRÉES. À DROITE, APPARAISSENT ELIZABETH ET VIRGINIA.

LA MUSIQUE DE JAZZ MONTE.

ELIZABETH : Le monde des années 20, ces années folles, ce monde est pour les femmes.

HELENA : Il y a Coco...

ELIZABETH : Dorothy Gray, Diana Cooper et la noire Joséphine Baker.

HELENA : Isadora Duncan était sur le point d'apparaître. Et lorsque Coco a sorti son meilleur “Chanel”, je lui ai dit: “Appelle-le: Numéro 5, le cinq est un numéro pour les femmes”.

ELIZABETH : Nous: la juive, Coco, moi. Et personne d'autre.

HELENA : Jusqu'à l'arrivée des hommes.

ELIZABETH : Il ne nous manquait plus que ça ! Ils sont nombreux ?

HELENA : Comment s'appelle-t-il déjà ?

CESKA : Un certain Revlon.

HELENA : Revlon ? Grand Dieu, mais quel nom ridicule !

ELIZABETH : Il en changera, je suppose.

HELENA : Avec ce nom, il n'ira nulle part.

ELIZABETH : Je te parie un cheval que ce monsieur Revlon ne durera pas plus d'un jour...

HELENA : Et dans deux ans, plus personne ne parlera de lui.

VIRGINIA : Mais il n'est pas le seul, il y en a d'autres.

HELENA : Encore des hommes ?

CESKA : Oui, plusieurs, sous la signature d'un vieux russe... Max Factor.

HELENA : Et d'où viennent ces hommes, ces Max Factor ?

VIRGINIA : Du cinéma.

HELENA : Ils font des films ?

CESKA : Ils font des masques.

HELENA : Des masques ?

VIRGINIA : Ils maquillent les acteurs.

ELIZABETH : Bien, ce “Mac Factor” ne nous fera pas de concurrence.

HELENA : Qui voudrait ressembler à une vedette de cinéma ?

ELIZABETH : Mieux vaut concentrer nos tirs sur "cette femme-là".

HELENA : Mieux vaut nous consacrer à détruire "l'autre".

LES QUATRE ENSEMBLE : On ne doit pas s'inquiéter des hommes.

HELENA : Après tout...

ELIZABETH : Bref...

ON ENTEND UN AIR DE JAZZ HOT DES ANNÉES 20.

ELIZABETH. A : En 1925, j'avais 700 produits en vente !

HELENA. R : En 1925, j'avais 700 produits en vente dans le monde entier !

ELIZABETH. A : En 1926, j'avais main mise sur la totalité du marché de Boston, Washington et Los Angeles !

HELENA. R : En 1926, je dominais l'Europe !

ELIZABETH. A : En 1927, Elizabeth Arden arrivait à Madrid, Berlin, Cannes et Rome !

HELENA. R : En 1928, j'ai investi dans l'Or !

ELIZABETH. A : Et moi, dans les livres sterling !

HELENA. R : J'ai engagé du personnel qui ne détonne pas avec le mobilier.

ELIZABETH. A : J'ai créé les Lounges où les clientes pouvaient passer la journée entière !

HELENA. R : Le monde n'était que "Valaze Rose Rubinstein" !

CESKA : Des bains moussants Rubinstein, des grands espaces dorés et des rouges à lèvres framboise de Madame Helena Rubinstein.

VIRGINIA : C'étaient les années de Jodie d'Elizabeth, le Rêve d'Elizabeth, Mon Amie Elizabeth et Love d'Elizabeth... des exercices régénérants.

ELIZABETH. A : Et la porte rouge ! En 1929, j'étais la femme la plus riche et la plus connue dans le monde occidental !

HELENA. R : En 1929, j'ai conclu l'affaire qui a fait de moi la femme la plus riche du monde !

LA MUSIQUE S'ARRÊTE BRUSQUEMENT.

ILS FÉLICITENT TOUS HELENA, PORTENT UN TOAST AVEC DU CHAMPAGNE.

ELIZABETH (vexée) : Quelle affaire ? De quelle affaire parle la juive ?

VIRGINIA : Elle a vendu son entreprise.

ELIZABETH : Elle l'a vendue ?

VIRGINIA : Oui, elle vient de vendre "Helena Rubinstein América" à Lechman Brothers.

ELIZABETH : Ceux de la Bourse ? Mais... pour combien ?

VIRGINIA : Sept millions de dollars.

ELIZABETH : Elle a vendu ! Quelle imbécile, cette juive !

VIRGINIA : Elle a emporté tout l'argent en Europe. Et elle l'a changé en or.

ELIZABETH : En or ? Décidément, cette truie aime le doré ! Si une autre guerre éclate là-bas, on lui mettra une pierre tombale dorée.

HELENA AVANCE VERS LE PUBLIC.

CESKA : Mais ce n'est pas la guerre qui éclata, mais la Grande Dépression. 9 mille millions de dollars disparurent des États Unis.

VIRGINIA : La récession s'est transformée en Grande Dépression et, du jour au lendemain, 32 millions de personnes sont devenues des pauvres.

HELENA. R : Au milieu de la crise, j'ai racheté ma compagnie en Amérique. Pour un million de dollars. Et je suis devenue "La Femme la plus riche du monde." ! En réalité, je possédais l'une des cinq plus grandes fortunes de la planète.

HELENA PORTE UN TOAST, ÉTALANT SON SUCCÈS DEVANT ELIZABETH, QUI LAISSE ÉCLATER SA FUREUR.

ELIZABETH : Je la hais ! Je la hais ! Cette maudite juive, je la hais ! Comment fait-elle ? Grand Dieu, comment a-t-elle fait ?

ELIZABETH DISPARAÎT. ENTRE TITUS, TRÈS AFFAIBLI.

TITUS : Je suis venu te féliciter pour ton grand triomphe à la Bourse. Tout le monde en parle.

HELENA : Des affaires, ce ne sont que des affaires.

TITUS : Que quelqu'un gagne de l'argent en Bourse, c'est admirable. Et qu'en plus ce quelqu'un soit une femme...

HELENA : Ils me le feront payer, d'une manière ou d'une autre. Les hommes sont les hommes.

TITUS : Tes gains sont fantastiques, Helena. Tu as deux fils dont tu peux profiter, et un mari, ex-mari, qui t'aime et qui souhaite seulement que tu lui donnes une chance.

HELENA : Je te manque peut-être lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, mais dès que nous sommes ensemble, tu me hais.

TITUS : Je ne t'ai jamais haïe.

HELENA : Tu hais peut-être l'argent lorsque nous sommes loin l'un de l'autre, mais dès que nous sommes ensemble, c'est la seule chose que tu aimes.

TITUS : C'est terrible ce que tu dis. Le temps et la vie passent vite, et quand on sait ce qu'ils signifient, il est trop tard. Et, précisément...

HELENA : Oui ?

TITUS : Je voulais te demander quelque chose.

HELENA : De l'argent ?

TITUS : Une aide...

HELENA : Quelle femme as-tu mise dans une situation critique ?

TITUS : Il y a un écrivain...

HELENA : Un écrivain ! Toujours des écrivains ! Je ne sais d'où tu sors cet amour pour les écrivains. Il est juif ?

TITUS : Non, celui-là n'est pas juif.

HELENA : Tu veux combien ?

TITUS : Je vais t'expliquer.

HELENA : Je te donne l'argent sans explication. Cela allégera ta démarche, très cher.

TITUS : C'est pour que tu saches ce que je suis en train de faire...

HELENA : Je sais ce que tu es en train de faire. Tu jettes l'argent par les fenêtres avec les écrivains. Mais cela m'est égal. Tu es le père de mes enfants et si tu veux de l'argent, je t'en donne. Je n'en manque pas, tu le sais ?

TITUS : Je vais publier un roman. Je veux être éditeur.

HELENA : Formidable ! Bonne chance.

TITUS : Il s'agit d'un bon livre. Un livre bien écrit. Je crois que ce sera un succès.

HELENA : Tu veux combien ?

TITUS : Quelque chose comme trois mille livres suffiront pour...

HELENA : Très bien.

HELENA SORT D'UNE BOÎTE LES TROIS MILLE LIVRES ET LES LUI JETTE. IL BAISSÉ LA TÊTE.

HELENA : Seulement par curiosité... comment s'appelle ton roman ?

TITUS : “L'amant de Lady Chatterley”

HELENA : Bon titre. Qui est l'auteur ?

TITUS : Un ami. David Herbert Lawrence.

HELENA : Je le félicite. Il a un nom qui vaut trois mille livres ! Mais je te conseille de mettre D.H. Lawrence. C'est plus commercial.

TITUS : Je le ferai, Helena. Merci.

TITUS SORT. HELENA LE REGARDE PARTIR. ELLE EST SUR LE POINT DE DIRE QUELQUE CHOSE POUR LE RETENIR, MAIS ELLE S'ABSTIENT. ELLE SORT, ELLE AUSSI. RESTE EN SCÈNE HELENA. R.

HELENA. R : Le roman eut un énorme succès. Il a plu, même à moi. Ce qui a aidé, c'est que l'auteur, Lawrence, était un homme faible et qu'il est mort quand "Lady Chatterley" en était à sa troisième édition. Le roman est devenu un vrai best seller. Alors, j'ai vu Titus avec d'autres yeux. Il avait réussi quelque chose. Et ça, c'était nouveau. La seule chose qui ait eu quelque valeur dans la vie de cet homme, avait été de se marier avec moi. Et, bien sûr, les enfants. Mais eux, je les avais faits toute seule. Non ?

J'admets, face à vous, dans cette simple petite réunion, et avant que n'arrive la presse, que grâce à lui j'ai connu Hemingway, Man Ray, Picasso, Dalí, Eluard, Duchamp, Tzara, le pervers Henry Miller et l'étrange Breton. Il a publié cette femme sulfureuse qu'était Anaïs Nin, une maîtresse bisexuelle de Titus.

ELLE SE DIRIGE VERS UN CÔTÉ.

Il passait des heures avec ces gens, et un jour j'ai réalisé que, même si j'étais la femme la plus importante au monde, il était, lui, un des hommes les plus respectés de Montparnasse.

Et cela, c'est tout ou presque tout: la raison pour laquelle nous venons au monde, faisons ce que nous faisons, aimons, nous nous laissons aimer, haïssons, travaillons, rivalisons, luttons et sortons vainqueurs. Pour le respect.

Le respect est ce qui fait de nous des étoiles. Et Titus, ce petit homme, en était une. À sa façon, dans son univers, mais une étoile.

Quelle chose étrange que les étoiles. Elles ne brillent jamais comme on s'y attend. Elles sont trompeuses. Une étoile sait-elle qu'elle est une étoile ? Je veux parler de celles qui brillent au firmament. Le savent-elles ? Savent-elles que nous les admirons ? Moi, sans nul doute, je le saurais. Je saurais que l'on m'admire. Je le sais. Mais ce que je ne sais pas c'est si, moi aussi, je suis une étoile.

J'ai commencé alors à acheter des oeuvres d'art. Tout ce que j'ai pu. Pas un seul mur auquel ne fût accrochée une toile d'un peintre célèbre. Dans mes Salons de Paris et de Londres, nous avions côte à côte, la beauté et l'art. Finalement, la beauté et l'art ne sont-elles pas une seule et même chose ?

Tandis que la canadienne analphabète achetaient des chevaux, moi j'achetais des

oeuvres de Matisse, j'aidais Eluard, Léger, et même ce fou de James Joyce. Ils me respectaient, moi, la juive campagnarde, je sentais leur admiration. L'art rendait mes crèmes plus belles. Et, finalement, c'est bien de cela qu'il s'agit, de la beauté, n'est-ce pas ?

Les femmes, nous sommes comme l'art, nous avons le devoir de provoquer l'admiration. Et comme l'art, nous prenons aussi l'engagement de nous maintenir jeunes, en dépit du temps qui passe. L'art et les femmes, nous devons vivre des aventures, voyager, travailler, gagner de l'argent, le dépenser, aimer quelqu'un profondément, avoir des enfants, tout perdre, tout récupérer. La vie, c'est cela... la femme, c'est cela... et l'art aussi, c'est cela. Enfin, c'est cela la Beauté.

ELIZABETH. APPARAÎT, EN TENUE DE JOCKEY.

ELIZABETH : Maintenant, nous étions toutes les deux célibataires.

HELENA : C'est-à-dire, il y avait un espace vide.

ELIZABETH : Et dans les affaires, tout espace vide...

HELENA : ... est rempli par l'argent.

ELIZABETH : Elle achetait des artistes, et moi des chevaux. Eux, au moins, ils ont une meilleure odeur que les artistes.

HELENA : Et brusquement, je me suis remariée. Cette fois avec le Prince Gourelli-Tchkonkia. Ce qui, dans la bonne société, faisait de moi une Princesse !

NOUS VOYONS UNE PHOTO DE PRINCE RIDICULE.

MANKA : Et les ventes Rubinstein s'emballèrent.

ELIZABETH : Et moi aussi, brusquement, je me suis remariée, mais avec le Prince russe Michaïl Evalonoff.

NOUS VOYONS UNE PHOTO DE PRINCE RIDICULE.

BETTY : Et les ventes Arden s'emballèrent.

ELIZABETH : Michaïl a un meilleur pedigree que le Gourelli de cette femme.

HELENA : Gourelli est issu des meilleures familles d'Europe.

ELIZABETH : Michaïl est non seulement un prince, mais il est aussi un proche des tsars de Russie.

HELENA : Gourelli est inutile, infidèle et gaspilleur. Mais il est prince.

ELIZABETH : Evalonoff est de tempérament excessif, pervers, il me frappe, me maltraite. La nuit de nocce, il a eu devant moi une relation sexuelle avec un homme ! Mais il est prince.

TOUTES LES DEUX : Un Prince, et moi Princesse: égal plus de ventes.

HELENA : Et, à la fin de la journée,c'est ce qui importait.

ELIZABETH : Ne pas la laisser vaincre.

HELENA : L'autre harpie.

ELIZABETH : Ce serpent à sonnettes.

HELENA : C'est alors qu'est arrivé mon meilleur coup.

MANKA : Helena, nous avons besoin d'un nouveau directeur des ventes. Nous avons trois choix possibles, mais l'un d'eux t'intéressera peut-être plus que les autres.

HELENA : Qui ?

MANKA : Thomas Lewis.

HELENA : Thomas Lewis ?

MANKA : Oui, l'ex d'Elizabeth Arden.

HELENA : Il est venu demander du travail ?

MANKA : Il a supplié pour qu'on lui donne du travail.

HELENA : Incroyable ! Il veut travailler avec moi ? Engage-le sur-le-champ. Et, en même temps, annonce que je lance le premier masque résistant à l'eau. Arrange-toi pour que l'autre l'apprenne le plus vite possible.

ELIZABETH APPREND LA NOUVELLE PAR LA PRESSE.

ELIZABETH : Quoi ? Qui travaille avec cette femme ?

ELLE CRIE, FURIEUSE.

Non ! Non ! Non ... !

NOIR PRESQUE TOTAL. NOUS NE VOYONS QU'ELIZABETH.

ELIZABETH : Qu'elle crève cette juive

ELIZABETH. A : Ma vengeance alors viendrait... Ne croyez pas, chers amis réunis ici, qu'elle gagnait tout le temps. Non.

ELLE RIT.

Non. La juive n'a pas toujours gagné.

ELLE RIT, COMME UNE HYÈNE.

DE GRANDS DRAPEAUX NAZIS SE DÉPLOIENT SUR LA

SCÈNE.

ON ENTEND HITLER FAISANT UN DISCOURS.

J'allais bientôt gagner, moi aussi.

DES CRIS NAZIS, DES HYMNES, DES OMBRES.

3

SUR LA SCÈNE, ELIZABETH ET HELENA DANS LEURS FAUTEUILS ROULANTS. ELLES PARLENT, PENDANT QUE SE DÉROULE LA RÉUNION.

ELIZABETH. A : Nous sommes peu nombreuses réunies ici, ce sera donc plus facile d'en parler. C'est envers les femmes qui ont du pouvoir que les hommes ressentent la plus grande haine. Ça n'est pas moi qui l'ai dit, c'est Éléonore Roosevelt.

HELENA. R : À cette époque-là, dans les années 30, "Vogue" avait permis aux femmes d'avoir les lèvres maquillées toute la journée, même si le journal suggérait que ce soit seulement le matin et le soir.

ELIZABETH. A : Et, comme toujours, même si nous n'avions pas inventé le rouge à lèvres, c'est Arden qui l'a conduit à sa plus grande expression. J'ai appelé mes rouges à lèvres, Coquette, Victoire et Carmencita.

HELENA. R : Tandis qu'Isadora Duncan m'aidait à promouvoir le tube de rouge à lèvres, une idée m'est venue en visitant une exposition d'Art Africain. Il s'agissait du...

PANNEAU: ANNÉES 30.

ELIZABETH : Elle va me rendre folle. Que quelqu'un fasse taire cette cinglée !

HELENA : ... vernis à ongles !

ELIZABETH : Cela ne marchera jamais !

HELENA. R : Nous l'avons créé à Paris.

ELIZABETH : Et bien entendu, ce crétin de Revlon l'a emporté avec lui aux États Unis. Il a alors été appelé "le Spécialiste de l'Ongle".

HELENA : Je viens d'apprendre que Revlon fait 300.000 dollars de bénéfice par mois grâce à mon vernis à ongles.

ELIZABETH : Et une fois encore... "Elizabeth Arden présente son nouveau, et unique et révolutionnaire vernis à ongles !"

TOUTE LA SCÈNE S'ÉCLAIRE SAUF LA PARTIE OÙ SE TROUVENT LES DRAPEAUX NAZIS.

MANKA : Madame, des employés se plaignent...

HELENA : De la beauté grecque à la beauté africaine.

BETTY : Mademoiselle, un syndicat s'est formé dans le personnel...

ELIZABETH : Revlon a copié mon rouge à lèvres "Carmencita" !

MANKA : Il y a des leaders...

HELENA : Revlon a copié mon programme publicitaire !

BETTY : Ils se réunissent jusque très tard...

ELIZABETH : On a copié Mon "Blue Grass" parfumé.

HELENA : Elle l'avait copié avant moi !

ELIZABETH : Elle l'avait copié sur Chanel !

MANKA : Madame, nous devons parler des horaires de travail...

BETTY : Les syndicats...

HELENA : Tu crois que ce Revlon peut être dangereux ?

ELIZABETH : Tu penses que ce Revlon a de l'avenir ?

TOUTES LES DEUX: Non ! Ce n'est pas un concurrent ! La concurrence, c'est elle, "l'autre", "cette femme-là", toujours la même ! Et nous sommes en train de gagner !

ON ENTEND L'INTERNATIONALE. LES DRAPEAUX NAZIS ONT ÉTÉ REMPLACÉS PAR LES DRAPEAUX DES SYNDICATS. ON PEUT Y LIRE: "GRÈVE ! ARDEN, EXPLOITEUSE. RUBINSTEIN, SANGSUE". LES CORTÈGES SONT COMPOSÉS DE GROUPES D'OUVRIERS. LES LEADERS CRIENT.

LEADER 1 :Réglementation des heures de travail !

LEADER 2 :Impôt sur la richesse !

LEADER 1 :Semaine de 48 heures !

LEADER 2 :Semaine de 5 jours !

HELENA ET ELIZABETH LES AFFRONTENT. ELLES SONT HUÉES.

HELENA : Je vous avertis que nous ne suivrons pas toutes ces stupidités imposées

par le gouvernement.
HUÉES.

ELIZABETH : Ici, nous travaillerons comme toujours, avec un horaire humain: 7 jours et 52 heures par semaine sans pause. Les ouvriers doivent souffler. Un peu.

HUÉES.

HELENA : Si on veut progresser, les ouvriers peuvent et doivent travailler jusqu'à 70 heures par semaine... Ce qui est normal !

HUÉES.

ELIZABETH : Je ne veux pas non plus qu'ils meurent, ils me sont chers.

HUÉES.

HELENA : Après tout, comment vivre sans cuisinier ni majordome ?

HUÉES.

ELIZABETH : Ni chauffeur, ni assistants ?

HUÉES.

LEADER 1 : L'Association des Médecins signale que l'utilisation de crèmes ne rajeunit pas la texture de la peau !

HELENA : Qu'en savent-ils, ces médecins ?

ELIZABETH : C'est moi qui leur ai appris tout ce qu'ils savent.

LEADER 2 : Les crèmes devront être testées et approuvées par le Gouvernement !

LEADER 1 : Elles doivent porter une étiquette de mise en garde !

HELENA : Mais ainsi, nous ne pourrons pas faire des affaires. Nous mourrons de faim.

ELIZABETH : Communisme. Voilà ce que c'est.

HELENA : “Mise en garde: mes merveilleuses crèmes peuvent provoquer des allergies.”

ELLE CRIE, DÉSESPÉRÉE.

ELIZABETH : “Mise en garde: cette crème n'est pas sûre.”

ELLE CRIE, DÉSESPÉRÉE.

HELENA : “Elles ne guérissent pas réellement.”

ELLE CRIE, DÉSESPÉRÉE.

ELIZABETH : “Ni n'embellissent.”

ELLE CRIE, DÉSESPÉRÉE.

ELIZABETH : Moi, j'ai des clientes qui ont même mangé mes crèmes, et qui ont dit qu'elles avaient bon goût.

HELENA : Qu'elles les avaient nourries !

ELIZABETH : Sans qu'elles prennent de poids.

HELENA : Il ne manquerait plus qu'ils nous obligent à mettre les ingrédients dans des pots !

ELIZABETH : Ils en sont bien capables !

ELLES CRIENT TOUTES DEUX, DÉSESPÉRÉES.

HELENA : Nous vivons des temps d'horreur.

ELIZABETH : Heureusement, la Seconde Guerre Mondiale a éclaté. Et ils ont tous oublié cette affaire tellement irrationnelle.

TOUTE LA SCÈNE EST EN NOIR ET BLANC. LA PORTE ROUGE DEVIENT NOIRE. APPARAISSENT À NOUVEAU LES ÉTENDARDS NAZIS. ELIZABETH S'ASSIED À UNE TABLE AVEC GOERING. MUSIQUE ALLEMANDE DE L'ÉPOQUE.

ELIZABETH. A: J'ai connu Goering à Berlin. J'y avais ouvert un Salon et son épouse, qui était une de mes admiratrices, avait acheté tous les produits que nous avions apportés.

ELLE RIT.

Il a fallu fermer le Salon pendant 5 jours, le temps qu'arrive le réapprovisionnement. Goering était Ministre de l'Armée de l'Air, et Berlin était une ville splendide, pleine d'activité, de glamour et en particulier, d'une énorme énergie. Sa femme me l'a présenté et nous ne nous sommes pas quittés de tout l'après-midi. Au dîner, j'ai dit à Goering qu'il était un peu gros et lui ai suggéré de faire de l'exercice. Et il en a tenu compte.

ELIZABETH ET GOERING PORTENT UN TOAST, ET RIEN.

Et il m'a dit...

GOERING : Je sais que vous investissez dans des bijoux, mais je vous dis d'investir ici, mademoiselle Arden. Le mark allemand vaudra bientôt de l'or. C'est le moment de changer vos dollars en marks du Reich !

HELENA APPARAÎT ET, D'UN AUTRE CÔTÉ, REGINA.

HELENA. R : Ma sœur Regina, qui était en Allemagne, a dit...

REGINA : Ne t'inquiète pas, Helena. Ces histoires d'antisémitisme ne sont que des rumeurs. Le Ministre de l'Armée de l'air lui-même, Goering, a nié formellement

que les juifs étaient poursuivis.

HELENA : Et toi, tu vas bien ? C'est sûr ?

REGINA : Évidemment. Même si tout n'est pas rose. Il est certain qu'il y a un boycott; les allemands n'achètent pas dans nos boutiques ni dans les commerces tenus par des juifs. Mais ils ne nous poursuivent pas, et bon nombre d'entre nous continuent à faire du commerce, Ceux qui vivent en Allemagne ne sont pas tous des allemands du parti.

HELENA. R : C'est ce qu'elle m'a dit. Et je lui ai répondu:" Regina, je sais que tu veux que je me calme, mais la situation en Allemagne m'inquiète beaucoup. Non seulement parce que cette armée me prend tous mes employés, mais aussi parce que tout le monde semble plus intéressé par la poudre à canon que par les crèmes."

ELIZABETH (heureuse.) : Berlin est la ville que je préfère. J'y vais plusieurs fois par an et, grâce au parti, j'y ai ouvert ma propre usine. J'ai fait ce que Goering m'a conseillé, à savoir d'investir ici, dans cette ville fascinante, colorée, parée de ses drapeaux impériaux et nazis qui se déploient l'un à côté de l'autre. Ah, si seulement New York avait cette beauté!

HELENA (nerveuse.) : Titus me dit qu'ils ont écarté les artistes et l'élite intellectuelle juive des postes de décision. Qu'ils les ont déportés. Et qu'on ne sait même pas où se trouvent certains d'entre eux.

REGINA : Nous devrions peut-être fermer quelques boutiques à Berlin. Plusieurs ont été brûlées, saccagées, et le parti nazi semble favoriser d'autres entreprises de cette même branche...

ELIZABETH : Je ne sais pas pourquoi elle dit cela. Les juifs sont ce qu'ils sont, et n'ont rien à craindre du parti nazi. Goering lui-même me l'a dit.

DES OMBRES APPARAISSENT. MUSIQUE DE TENSION.

REGINA : On nous a donné deux semaines, à nous les juifs, pour remettre nos passeports aux autorités.

HELENA. R : Le 9 novembre a eu lieu la Nuit de Cristal, et 7000 boutiques et commerces juifs ont été mis à sac...

SUR LA SCÈNE, LA SITUATION EST DE PLUS EN PLUS CHAOTIQUE. COUPS DE FEU. GENS QUI COURENT AVEC DES VALISES. CRIS. UN MEMBRE DU FBI S'APPROCHE D'ELIZABETH.

FBI : Répondez: la gestapo utilise-t-elle vos bureaux comme bases d'opérations menées dans le monde entier ?

ELIZABETH : Vous ne comprenez pas. Pour moi, il ne s'agit pas de la gestapo, ce sont simplement des amis de mes amis. J'ai toujours pensé qu'ils ne faisaient rien de mal.

FBI : Rien de mal ? Seulement s'approprier le monde ? Ce n'est pas suffisant ?

ELIZABETH : On exagère peut-être un peu. Vous ne croyez pas ?

FBI : Avez-vous retiré quelques bénéfices grâce à votre amitié avec les nazis ?

ELIZABETH : Rien d'illégal. Je n'ai eu que des relations commerciales pour la vente de mes produits.

FBI : Ils ont confisqué tous les biens d'Helena Rubinstein en Allemagne.

ELIZABETH : Je n'ai rien vu là dedans. Tout cela, c'est de la politique, et je hais la politique. Rien de tout ça n'est vraiment sérieux. Quand vous marchez dans Berlin, vous vous rendez compte que là-bas il n'y a que de l'enthousiasme. De la haine ? Non ! Pas de haine ! Ils ne haïssent personne.

FBI : Et vous, haïssez-vous Rubinstein ?

ELIZABETH (elle rit.) : Bien sûr que non ! Si cela ne va pas bien pour elle, c'est qu'elle aura commis quelques erreurs. Vous ne croyez pas ?

DE L'AUTRE CÔTÉ, HELENA, ATERRÉE, FAIT SES VALISES.
AVEC ELLE, TITUS, NERVEUX.

HELENA : Nous devons retourner à New-York et y rester. J'enverrai mes soeurs hors de l'Europe...

TITUS : Je te suggère d'emporter aussi tous tes tableaux.

HELENA : Tu crois qu'ils vont s'emparer de mes biens ? Ils arriveront à Paris ? C'est possible ?

TITUS : Picasso m'a dit que oui. Il est considéré comme un bolchévique, et il va partir lui aussi. Pour eux, tout ce qui est juif est décadent. Et toi, tu es la juive la plus célèbre du monde.

HELENA (à Titus.) : Est-ce que tu as entendu parler d'un camp de concentration qui s'appelle Dachau ?

FBI (à Elizabeth.) : Avez-vous entendu parler d'un camp de concentration qui s'appelle Dachau ?

ELIZABETH : On m'a parlé d'une sorte de lieu de retraite, seulement pour des femmes, et qui se trouve à Ravensbrück. Mais il semble que ce soit un endroit pour les protéger.

FBI : Et vous n'avez pas entendu dire qu'il s'agit d'un camp de concentration ? Qu'elles y sont prisonnières ?

ELIZABETH : Qui pourrait avoir l'idée d'un camp de concentration seulement pour

des femmes ?

LE FBI SORT. ELIZABETH CONTINUE D'EXPLIQUER L'INEXPLICABLE.

HELENA. R : C'est la première fois que j'ai entendu parler de Ravensbrück.
ELLE S'APPROCHE DE REGINA.

J'en ai parlé à ma sœur. Et elle m'a dit...

REGINA : Ne t'inquiète pas, Helena.

HELENA. R : Et elle y est morte.

REGINA EST SUR LE POINT DE CRIER, MAIS ELLE DISPARAÎT. ELLE ABANDONNE SON FOULARD AU MILIEU DE LA SCÈNE. HELENA S'EN EMPARE, MEURTRIE.

HELENA. R : Le 1er septembre, les allemands ont envahi la Pologne. On n'a jamais revu le reste de la famille Rubinstein, qui était encore là-bas. Ma sœur Regina a été la première à disparaître. Des 60.000 juifs qui vivaient dans mon "stetle", seulement 1.200 ont survécu. Et cela, parce qu'ils ont été choisis pour travailler dans l'usine de Oscar Schindler.

HELENA COURT AVEC SA VALISE.

ELIZABETH : Excusez-moi, monsieur, mais je ne comprends pas cette guerre. Tout le monde est triste et malheureux, et mes Salons à Berlin sont pleins à craquer. Cela va très bien pour nous... qu'est-ce que je dis, cela va très bien, non, c'est excellent. Les comptes rendus sont extraordinaires. Voyez ce que me disent mes employées qui sont là-bas...

BETTY : Ici, le climat est extraordinaire !

ELIZABETH : Les Salons sont pleins !

BETTY : Les bonnes nouvelles de la guerre ont fait monter les ventes!

ELIZABETH : Vous voyez ? Les berlinoises sont heureuses et dépensent tout leur argent chez Arden. Savez-vous ce que je crois ? Je crois que cette affaire est européenne. Nous, les américains, nous ne devons pas entrer dans cette guerre. Ce qui est bon pour nous, c'est que nous sommes isolationnistes. Nous ne devons pas intervenir dans les problèmes des autres. Vous ne croyez pas ?

BRUIT DE MITRAILLEUSE. IMAGES DE TANKS.
REVLON. APPARAÎT, SE DIRIGE VERS LE PUBLIC.
AUX DEUX EXTRÉMITÉS, ELIZABETH ET HELENA.

REVLON : Les États-Unis viennent d'entrer dans le conflit, et la Seconde Guerre Mondiale a commencé.

HELENA. R : En Europe, mes ennemis étaient les nazis, mais aux États Unis c'était

"l'autre" et Revlon. Et ils étaient pires,

ELIZABETH. A : Il m'a accusée d'être une nazie.

REVLON L'ACCUSE.

HELENA. R : Et moi, une étrangère.

REVLON L'ACCUSE.

ELIZABETH. A : De refuser de payer l'impôt de guerre.

REVLON L'ACCUSE.

HELENA. R : D'être l'amie des communistes.

REVLON L'ACCUSE.

ELIZABETH. A : Tandis que lui...

HELENA. R : ... il s'est offert. Comme une prostituée.

REVLON : Je connais tout sur les poudres, les acides, les pots, les produits chimiques. Je peux fabriquer du matériel de camouflage, du poison et des grenades pour l'armée. D'accord ?

Revlon fait le geste de la victoire.

Quand la guerre se terminera, ces deux vieilles ne sauront pas d'où est parti le coup.

ELIZABETH. A : Et ici, nous...

HELENA. R : En vérité...

TOUTES LES DEUX: Nous ne nous sommes rendu compte de rien.

PANNEAU: ANNÉES 40.

LA GUERRE. MUSIQUE TRISTE.

ELIZABETH : Le cinéma montre aux hommes...

HELENA : ... que l'eau de toilette "Old Spice" est la préférée des soldats.

ELIZABETH : Et brusquement, les hommes sont devenus beaux.

HELENA : Créez la "Maison Gourelli", entièrement consacrée au marché masculin !

ELIZABETH : Ouvrons cinq nouveaux Salons exclusivement réservé aux hommes: crèmes, bains, rasage, après-rasage, parfums !

HELENA : "Estrolar", nouvelle crème pour hommes aux hormones et œstrogènes !

REVLON : Elizabeth s'est finalement rendu compte que les nazis étaient les

mauvais et que rien n'est aussi mauvais pour les affaires que les gens qui te haïssent.

ELIZABETH : J'ai soutenu l'Allemagne par naïveté.

REVLON : À partir de la naïveté , on arrive vite à la barbarie.

ELIZABETH : Et à partir de la barbarie, on finit par se trouver face à sa plus grande douleur. N'oubliez pas que mes ex amis nazis, Goering et Göbbels, ont bombardé Londres. Ils ont détruit mon Salon. Et ils ont tué ma meilleure amie. À Paris, ils ont arrêté ma sœur et l'ont envoyée en camp de concentration jusqu'à la fin de la guerre. Et cela, bien qu'elle soit normale, je veux dire... elle n'était pas juive !

HELENA SUR UN CÔTÉ, ENTOURÉE DE SES TABLEAUX,
ALLUMANT LA MENORAH.

HELENA : Je n'ai pas su quand ils se sont accaparés de mes commerces à Berlin, ni quand ils ont bombardé ma maison de Londres, ni même ce qui est arrivé à ma famille. Cela s'est passé en un jour, une heure, peut-être deux minutes. En deux minutes, j'ai réalisé que j'étais juive. Bien sûr, avant, je le savais, mais je n'en avais pas pris conscience. C'est différent. Pour moi, les juifs, c'étaient ceux qui priaient, allaient à la synagogue, parlaient Yiddish, ces gens qui rappelaient à tout bout de champ, et avec fierté, qu'ils étaient juifs.

Je ne m'étais jamais dit “je suis juive” jusqu'à ce que mon stettle soit rasé. Jusqu'au ghetto de Cracovie et...

Elle est émue.

.... les camps d'extermination d'Auschwitz et de Birkenau... ces camps qui étaient à environ une heure de chez moi... ces endroits que j'avais vus quand j'étais une petite fille, avec leurs beaux paysages, leurs gares extraordinaires, leurs couchers de soleil magnifiques.

Alors, j'ai réalisé que, non seulement pour les autres mais aussi pour moi, j'étais tout simplement, une juive. Une juive. Une juive.

IMAGES DE LENINGRAD, DE NORMANDIE, PRISE DU
REICHSTAG ET FINALEMENT, LA BOMBE ATOMIQUE.

PANNEAU: “THE WAR IS OVER”.

REVLON : Et comme tout a une fin, la guerre se termina.

ENTRE ESTÉE QUI SE JOINT À REVLON.

ESTÉE : Helena est revenue à Paris, pour sauver ce qu'elle a pu. Une fois encore, il y avait un empire à reconstruire.

REVLON : Elizabeth s'est réfugiée auprès des chevaux. Elle a acheté des chevaux de course, et a constitué une écurie.

ESTÉE : Tout avait changé. Arden accusée de nazisme, et Helena, juive et, en

Europe...

Elle montre Revlon.
Revlon finissait la guerre en position de force.

REVLON : Et avec une nouvelle ennemie.

IL MONTRE ESTÉE LAUDER. NOUS VOYONS SON PORTRAIT.

Un petit bout de femme appelée Josefina Ester Metzner.

ENTRE ELIZABETH.

ELIZABETH : Encore une juive ! C'est une véritable invasion !

REVLON : Josefina Ester s'est mariée avec un certain Joseph Lauder. Et ainsi est née...

ESTÉE : Estée Lauder, de Vienne.

ELIZABETH : Son prénom n'est pas Estée, cette femme s'appelle Esther. Et elle n'est pas de Vienne, mais de Brooklyn !

REVLON : La reine des crèmes nettoyantes.

ELIZABETH : Des crèmes nettoyantes ? Mais c'est moi qui les ai inventées !

ESTÉE : Maintenant, elles font sensation. Et c'était normal. Après la guerre, il y avait beaucoup à nettoyer.

ELIZABETH : Je comprends de moins en moins le monde, et de plus en plus les chevaux !

ELIZABETH VA POUR SORTIR MAIS C'EST À CE MOMENT PRÉCIS QU'ELLE RENCONTRE HELENA.

REVLON (au public et à Estée) : Et les deux vieilles ? Est-ce qu'elles se sont déjà rencontrées ?

HELENA et ELIZABETH : Jamais !

REVLON : Bien qu'il y ait une histoire.

ESTÉE : Jamais vérifiée.

REVLON : Sur un jour.

ESTÉE : Où l'une d'elle entrait quelque part.

REVLON : Tandis que l'autre en sortait.

ESTÉE : On ne peut pas le raconter...

REVLON : ... Sans jouer la scène

TOUTES DEUX SE REGARDENT, PÉTRIFIÉES. FINALEMENT,
HELENA ET ELIZABETH, SONT FACE À FACE.

ELIZABETH : Je vous voyais plus petite.

HELENA : Et moi, plus volumineuse.

ELIZABETH : Mais vous avez l'air encore très bien.

HELENA : Et vous, magnifiquement conservée.

ELIZABETH : C'est peut-être le moment idéal pour vous poser une question.

HELENA : Je pense que nous pourrions peut-être échanger quelques mots, brefs et courtois

ELIZABETH : Cela me semble très bien.

HELENA : Formidable.

ELIZABETH : Commencez, vous.

HELENA : Non, s'il vous plaît, vous.

ELIZABETH : Qu'allons-nous faire de Lauder ?

HELENA : Et de Revlon ?

ELIZABETH. A ET HELENA. R. PARLENT, MAIS ON N'ENTEND
PAS CE QU'ELLES DISENT. CE SONT QUELQUES PAROLES, ÉCHANGÉES
EN SECRET, SANS HAINE.

ELLES SE REGARDENT. IL RESTE QUELQUE CHOSE À DIRE.
ELLES S'APPROCHENT L'UNE DE L'AUTRE.

CETTE FOIS, ELIZABETH. A PARLE ET HELENA. R RESTE
SILENCIEUSE.

UN TEMPS.

ELLES SE REGARDENT AVEC HAINE ET ADMIRATION.

HELENA. R : Très bien. Alors, d'accord.

ELIZABETH. A : D'accord.

HELENA. R : Nous n'avons pas à nous serrer la main, n'est-ce pas ?

ELIZABETH. A : Cela n'est pas nécessaire.

HELENA. R : Ce serait excessif.

ELIZABETH. A : Et peut-être dangereux.

ELLES RESTENT SILENCIEUSES, FACE À FACE.

HELENA. R : Une dernière chose.

ELIZABETH. A : Oui ?

HELENA. R : Je veux que vous sachiez que "on ne se hait pas, si on se méprise." Et moi, je ne vous méprise pas.

ELIZABETH. A : Je ne vous méprise pas non plus.

HELENA. R : Je vous hais, ça oui.

ELIZABETH. A : Moi aussi, je vous hais.

HELENA. R : Beaucoup.

ELIZABETH. A : Plus que tout.

HELENA. R : Mais avec admiration.

TOUTES DEUX SE REGARDENT D'UN AIR HAUTAIN.

NOIR

4

HELENA. R ET ELIZABETH. A , EN FAUTEUILS ROULANTS.
ELLES SONT ACCOMPAGNÉES DE LEUR SUITE.

HELENA. R : Cette réunion est importante.

ELIZABETH. A : Je dirais, décisive.

HELENA. R : Savez-vous ce que sont les "antibiotiques" ? C'est grâce à eux que je suis vivante. J'ai donné l'ordre d'acheter le labo. Mon corps a besoin de l'argent que j'ai, de la même manière que vos corps ont besoin que cette Maison ne tombe pas entre les mains de l'insolent Revlon ou de Estée, la harpie. Les affaires sont les affaires ! Réveillez-vous !

ELIZABETH. A : Comprenez bien que la différence qu'il y a entre vous et moi, c'est que moi je sais travailler. Quand j'ai commencé, je travaillais 24 heures sur 24. Mais pas vous, vous ne savez pas travailler. Vous voulez tous avoir plus de temps libre parce que vous croyez qu'après le travail, quelque chose d'important arrivera dans vos vies insipides ! Mais il ne vous arrive jamais rien. Travailler, voilà ce qui est important ! Travailler, c'est la vie !

ÉCLAIRAGE GÉNÉRAL. TOUTES DEUX SE LÈVENT DE LEUR
FAUTEUIL ROULANT ET MARCHENT JUSQU'AUX 2 TÉLÉVISEURS.

HELENA. R : Après la guerre, deux choses ont changé le monde.

ELIZABETH. A : L'une, a été la télévision. Un appareil horrible qui est apparu à cause de ces actrices de cinéma.

HELENA. R : L'autre, c'est que les femmes ont eu l'idée de se teindre les cheveux.

ELIZABETH. A : Habitude répugnante apparue à cause de ces actrices de cinéma.

HELENA. R : Bon, si les jeunes filles doivent dépenser 10 dollars pour se faire teindre les cheveux, que ces 10 dollars soient pour moi. La télévision?

ELIZABETH. A : C'est comme le cinéma. Ça ne m'intéresse pas.

HELENA. R : Moi, ça me laisse de marbre.

ELIZABETH. A : Mais pas lui.

REVLON APPARAÎT.

HELENA. R : Ce monstre de Revlon...

ELIZABETH. A : On aurait dit qu'il ne pouvait pas vivre sans le cinéma.

REVLON : C'est grâce à la télévision que j'en ai fini avec elles deux.

ESTÉE LAUDER ENTRE.

ESTÉE : Les meilleures années ont été celles de la concurrence. Revlon faisait de très bonnes affaires.

REVLON : Si Helena sortait un nouveau produit aux hormones...

HELENA : ...Lauder en faisait autant.

ELIZABETH : Et Revlon en ferait un produit populaire et bon marché.

ESTÉE : Et Arden, un produit élitiste et cher.

HELENA : Mais moi, j'étais toujours l'originale.

ESTÉE : Et s'il n'y avait pas de produits...

REVLON : Alors, elle en prenait un ancien...

ESTÉE : Et lui donnait un nouveau nom.

ELIZABETH : Elle lui mettait une nouvelle étiquette et... le tour était joué !

HELENA : "Avec une formule nouvelle et améliorée !"

TOUS : Nettoie en profondeur !

REVLON : Je présente au monde ce qu'il y a de meilleur, le dernier cri: "Éterna 27"
! La première crème rajeunissante !

HELENA : C'est une provocation directe.

ELIZABETH : Tu verras: "Éterna vite sera ... et vite disparaîtra !"

REVLON : Au milieu des années 50, les deux vieilles n'étaient plus des concurrentes.

ESTÉE : C'est plutôt Revlon qui était sur le devant de la scène.

ELIZABETH. A ET HELENA. R MARCHENT D'UN CÔTÉ À L'AUTRE, EN FAISANT DES EFFORTS.

ELIZABETH. A : Le rouge à lèvres a été un véritable échec pour nous! Au bout de deux mois, il devenait rance. Et personne ne me l'a dit ! Il a fallu que je le découvre moi-même !

HELENA. R : De même pour mes crèmes: avec le temps, elles noircissaient... J'ai mis de la crème aux hormones sur mon visage et j'ai eu des boutons !

ELIZABETH. A : Pourquoi une chose bien faite peut-elle devenir rance et vieillir si vite ?

HELENA. R : Et Revlon qui baisse ses prix !

ELIZABETH. A : Cela me faisait mal de voir des gens dépenser tant d'énergie dans le bon marché.

HELENA. R : En fait, les gens ne voulaient pas faire d'effort pour avoir meilleure apparence.

ELIZABETH. A : Rien n'allait pour nous ces derniers temps.

ESTÉE : Mademoiselle Arden a gagné le Kentucky Derby avec son cheval favori, Jet Pilot. Son intérêt pour les affaires a diminué. Elle met des crèmes à ses chevaux et leur applique le même traitement qu'aux femmes: bains journaliers, lotion "Ardena Skin Tonic" et même cette crème qui fait de l'effet pendant huit heures.

ELIZABETH. A : Au moins, eux, ils savent ce qu'ils valent !

REVLON : On dit qu'elle aime beaucoup ses chevaux, bien que l'un d'eux lui ait mordu un doigt.

HELENA. R : Grand Dieu, la pauvre ! Dis-moi comment va le cheval ? Il s'en remettra ?

ESTÉE : Et puis un jour, Elizabeth a gêné la Maffia. Ses écuries ont été brûlées et ses chevaux tués.

ELIZABETH . A S'ASSIED SUR SA CHAISE, DÉFAITE.

ELIZABETH. A (elle souffre) : Cela été un coup très dur. Je ne m'en suis jamais remise.

REVLON : Helena achète des oeuvres d'art. Fait donation d'une collection au MOMA, le musée d'art moderne de New-York. Et sa passion pour l'art l'éloigne de ses crèmes.

HELENA. R : Si une femme ne pouvait pas acheter un Picasso, elle achetait un rouge à lèvres Helena Rubinstein. Ça oui, elle pouvait le faire. Et il en était d'autres qui s'entouraient de banquiers et de chevaux. Je dînais avec Capote, avec Dalí et tout particulièrement Gore Vidal.

ESTÉE : C'est à cette époque que son fils Horatio meurt, ainsi que Titus.

HELENA. R S'ASSIED SUR SA CHAISE, DÉFAITE.

HELENA. R : (elle souffre) : Ce fut un coup très dur. Je ne m'en suis jamais remise.

ELIZABETH. A SE DÉPLACE SUR LA SCÈNE EN FAUTEUIL ROULANT.

ELIZABETH. A : Pour ces passages à la télévision avec Revlon, et le Ministre indien Nehru je mettais des vêtements pourpre... roses avec sa fille Indira Ghandi ... des couleurs pastels avec Mamie Eisenhower... blancs avec madame Whitney. Je parraine un jeune homme créateur de modèles, Oscar de la Renta, qui a beaucoup de talent.

Mais malgré toutes ces couleurs, très souvent, la seule que l'on puisse porter, c'est le noir. Trop souvent.

Le matin, les funérailles, l'après-midi le thé et les bavardages autour des funérailles du matin. Mais le soir, je ne peux pas parler. Qui a dit que je ne pouvais pas parler parce que mes vaisseaux sanguins ont un rapport avec ma toux ? J'ai été confinée dans mon lit, et de là je suis passée au fauteuil roulant, sans pouvoir parler. Je me sens mieux, mais je ne vauds rien. Si ça n'est pas la toux, c'est la sinusite, les germes, la tension basse, la digestion, la circulation, les dents, le coeur...

"L'autre" aussi est malade. Plus que moi. Je vais dire son nom: Rubinstein ? J'espère qu'elle ne va pas mourir, parce que, si elle meurt, ils vont tous m'attendre au tournant.

Et comme nous avons toujours été côte à côte...

HELENA. R SE DÉPLACE RAPIDEMENT DANS SON FAUTEUIL ROULANT.

HELENA. R : Hier, il y a eu un vol chez moi. J'étais à l'intérieur. Trois hommes masqués m'ont vue et m'ont menacée. Je leur ai dit la vérité, une vérité dont je n'avais pas pris conscience jusqu'à ce jour. Que je suis vieille et que la mort ne m'effraie pas. Alors, ils m'ont attachée à une chaise. Et moi, je criais, je hurlais. Les voleurs sont partis, en n'emportant que deux cents dollars. Ils n'ont pas touché à ma boîte au couvercle incrusté de petites pierres et d'or, mes Matisse, mes Picasso, mes Braque.

Et alors, j'ai compris. Revlon et Lauder, et tous, et tous les nouveaux, sont comme ces voleurs.

Ils ne savent pas le moins du monde ce qu'est l'art de rendre belles les femmes. La sorcière, elle au moins, vaut quelque chose. Je vais prononcer son nom: Arden ? Eux ? Eux, ils ne valent rien sans nous deux.

Ce n'était pas moi la vieille, c'est le monde qui était devenu sénile. Dans cette copie du monde, dans ce monde du bon marché et du populaire, de l'inculture, de l'ignorance, y avait-il une place pour Helena Rubinstein ?

ELIZABETH. A : Que pourrais-je ajouter ? Que je suis diabétique et que cette

semaine je me suis évanouie deux fois, je suis tombée sans même me souvenir de l'endroit où j'étais tombée ?

HELENA. R : Je me réveille dans mon lit, et je me souviens que j'ai été campagnarde à Cracovie, que j'ai vécu à Sydney, à Paris, et que je les ai tous perdus.

ELIZABETH. A : Dans mes rêves, apparaît un cheval. C'est Jet Pilot, mon vainqueur, mon seul vainqueur. Et il me dit qu'il n'a pas péri dans les flammes, car il est si rapide.

HELENA. R : Picasso est venu pour faire mon portrait. Il a réalisé 409 brouillons ! Des lignes, tête, yeux, le corps. Il invente des choses, me regarde, et je sais qu'il s'ennuie. On voit qu'il le fait comme une faveur. Qu'est-ce que Pompidou a bien pu lui dire ? La vieille est sur le point de mourir. C'est ça, La vieille est sur le point de mourir. Fais-moi plaisir, peins-la.

REVLON : Toutes les deux malades et hors compétition, c'est vrai.

ESTÉE : Quand elles allaient mieux, Revlon se sentait mal. Mais si elles retombaient malades, c'était bon pour lui.

REVLON : Et toutes les deux, plus fortes qu'un roc, si elles tombaient malades cent fois, elles se remettraient mille fois!

HELENA. R : Si je devais le refaire, je le referais. Tout, à nouveau. Je redeviendrais Helena Rubinstein.

ELIZABETH. A : Si cette affaire continue d'aller mal, il faudra que je refasse tout. Et être à nouveau Elizabeth Arden. Évidemment !

HELENA. R : Nous sommes pareilles.

ELIZABETH. A : Nous sommes indestructibles.

HELENA. R : Nous sommes les Improbables !

ELIZABETH. A : Les inconcevables.

HELENA. R : Les inimaginables.

ELIZABETH. A : Les inaccessibles.

ELLE LA REGARDE.

Quel âge a "cette femme-là" ?

HELENA. R : Quatre-vingt neuf ans. Et "l'autre" ?

ELIZABETH. A : J'ai presque quatre-vingts ans. Si vieille et si sauvage...

HELENA. R : Comme une sorcière.

ELIZABETH. A : Mes cheveux blancs.

HELENA. R : Et mon esprit qui vacille.

ELIZABETH. A : Double pneumonie.

HELENA. R : Deux crises cardiaques.

ELIZABETH. A : Artériosclérose.

HELENA. R : J'ai toujours su que les varices nous tueraient ! J'ai souhaité cette réunion non pas parce que je vais mourir, bien sûr que non, mais je voudrais laisser tout en ordre pour que Helena Rubinstein continue d'être une entreprise pendant les cent prochaines années. Il faut tout écrire rapidement. Une journaliste va bientôt arriver pour une interview. Écrivez... Viens, Ceska, écris pour moi.

HELENA . A A UNE CONGESTION CÉRÉBRALE.

REVLON : Le 30 mars 1965, Helena a eu sa première hémorragie cérébrale. Elle a été hospitalisée à l'Hôpital de New-York, où elle en a eu deux autres. Elle meurt le mercredi 1er avril à 3h30.

LA LUMIÈRE SUR HELENA S'ÉTEINT.

VIRGINIA : Elle est morte seule dans sa chambre d'hôpital.

ELIZABETH. A : Tais-toi, idiot. Tu n'as pas le droit de dire cela. Elle a une de ces audaces cette juive ! Mourir en ce moment ! Maintenant, ils vont tous me regarder et se demander: elle a quel âge la Arden ? Il lui reste combien de temps à vivre ? Que va-t-elle faire maintenant que son ennemie préférée n'est plus ? Où se dirige la haine quand la mort survient ?

REVLON : Helena a laissé 100 millions de dollars en propriétés, 177 millions en usines et Salons, 15 millions en valeurs et 60 millions par an de ventes dans 100 pays.

VIRGINIA : Son testament comptait 34 pages.

ELIZABETH. A : J'ai commencé par oublier les noms, mais je me souviens très bien des visages, je le jure. Je ne peux pas mettre leurs noms dans ma tête. J'ai déjà eu deux congestions cérébrales, mes mains sont comme momifiées, et je dois prendre de fortes doses de Novocaïne pour lutter contre la douleur. Je ne vais pas mourir, bien sûr que non, mais je voudrais laisser tout en ordre pour que Elizabeth Arden continue d'être une entreprise pendant les 100 prochaines années... Et sur elle... "l'autre"... Virginia...

VIRGINIA: Madame ?

ELIZABETH : C'est très important que tu le notes.

VIRGINIA : Oui ?

LA LUMIÈRE S'ÉTEINT SUR ELIZABETH. A

ESTÉE : Le 18 octobre 1966, à minuit, Florence Nightingale Graham, connue de tous sous le nom d'Elizabeth Arden, meurt d'une pneumonie.

VIRGINIA: Elle a laissé 60 millions de dollars en propriétés, 100 Salons aux États-Unis, des millions de dollars en valeurs, des bijoux, et en plus 60 millions par an de ventes dans 78 pays.

ESTÉE : Son testament comptait 8 pages.

VIRGINIA, ESTÉE ET REVLON VONT AU CENTRE DE LA SCÈNE.

VIRGINIA, ESTÉE ET REVLON : (chacun nomme une marque) : Charles Revlon, Estée Lauder, Max Factor, Colgate, Palmolive, L'Oréal, Eli Lily, Fabergé...

REVLON : Nous avons tous pris notre part lorsque les deux entreprises furent démantelées.

ESTÉE : Les héritiers ont pris l'argent.

TOUS LES TROIS : Et ont tout perdu.

HELENA. R ET ELIZABETH. A RESTENT ÉCLAIRÉES.

ELIZABETH. A : Les interviews seront conjointes. La mienne et celle de "cette femme-là".

HELENA. R : La mienne et celle de "l'autre".

ELIZABETH. A : Ne vous inquiétez pas.

HELENA. R : Tout ne sera pas vrai.

ELIZABETH. A : Mais c'est comme si ça l'était.

HELENA. R : Comme au théâtre.

ELIZABETH. A : Cela ne peut se raconter...

HELENA. R : ... sans interpréter.

LA JOURNALISTE ENTRE, COMME AU DÉBUT DE LA PIÈCE.
HELENA SE LÈVE.

JOURNALISTE : Quelle chose vous gêne, Madame ?

HELENA. R : C'est que... C'est que je sens quelqu'un qui regarde mes gestes et

prend des notes.

ELIZABETH. A : Comme si on observait mes actes, mes mouvements, mes gestes par une fenêtre.

HELENA ET ELIZABETH, REGARDANT LE PUBLIC.

ELIZABETH. A : Comme si on m'écrivait.

HELENA. R : Comme si je n'étais pas moi, mais un personnage.

ELIZABETH. A : Comme si ma vie ne m'appartenait pas.

HELENA. R : Mais appartenait à tous.

ELIZABETH. A : À tous ceux-là.

HELENA. R : Ils sont venus voir leur vie. Pas moi.

ELIZABETH. A : Ils viennent voir la couleur de la haine.

HELENA. R : Ils veulent savoir si elle se voit bien.

ELIZABETH. A : Si cela s'harmonise avec leurs yeux.

HELENA. R : Si cela leur revitalise la peau.

ELIZABETH. A : Voir ces bateaux qui coulent à pic.

HELENA. R : Ce naufrage en hiver.

ELIZABETH. A (à un spectateur) : Et vous ? Pouvez-vous voir ces personnes ?

HELENA. R : Pouvez-vous les voir vraiment ?

MUSIQUE. NOIR